

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6^{ÈME} ANNÉE, No 306.—SAMEDI, 15 MARS 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

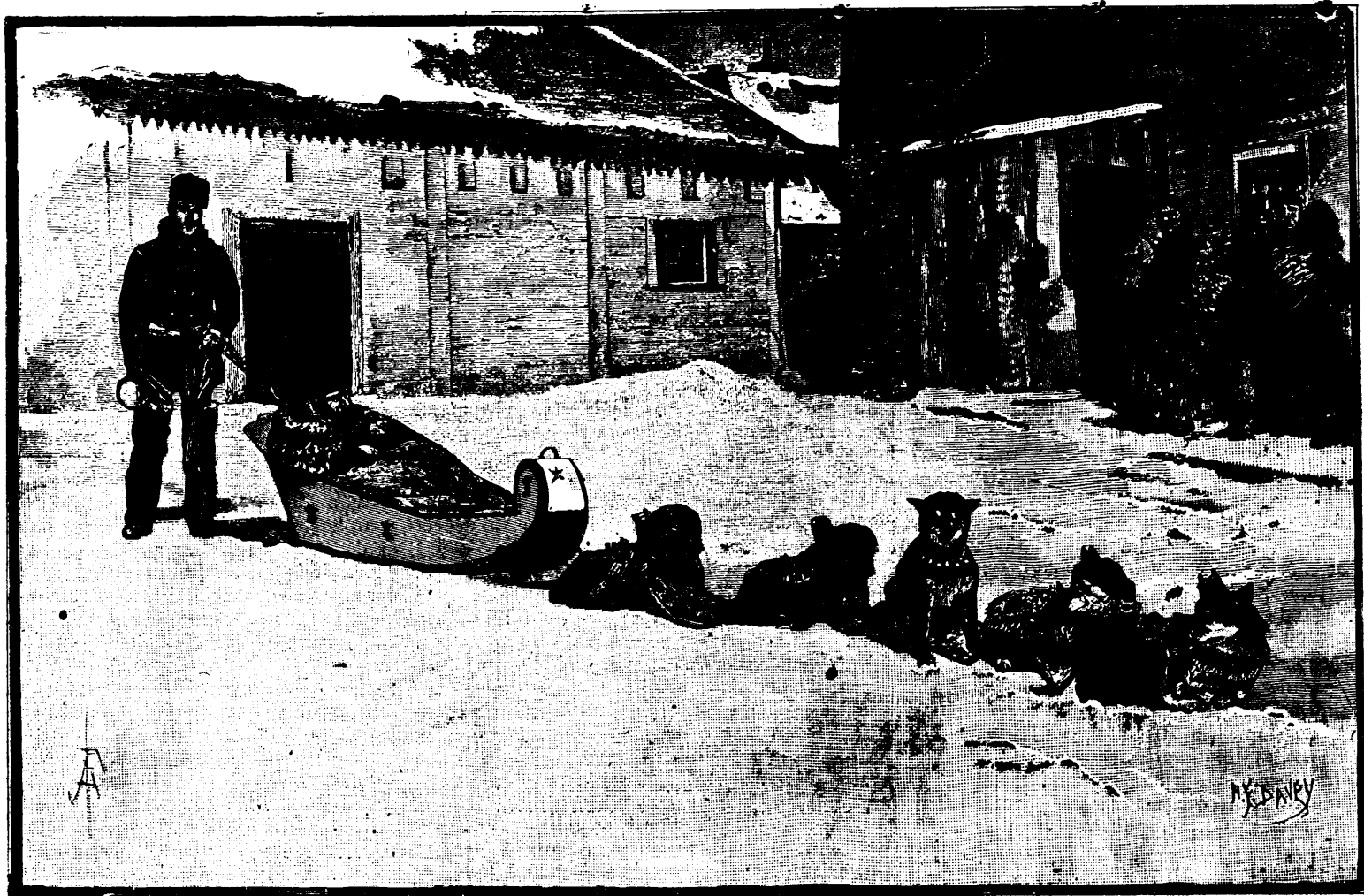
La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE CAPT. TRIVIER, EXPLORATEUR DE L'AFRIQUE



LE DUC DE MONTPENSIER, DÉCÉDÉ



AMÉRIQUE DU NORD. — ARRIVÉE D'UN VOYAGEUR A NORWAY, AU NORD DU LAC WINNIPEG

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 MARS 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Chs-M. Ducharme.—Cueillettes et glanures, par Jules Saint-Elme.—Les écrivains de toutes les littératures : Le comte Léo de Tolstoï.—Le supplice du sel.—M. J. S. Bousquet.—L'océan, par Paul Durand.—Nos gravures : Le capt. Trivier ; Le duc de Montpensier ; Au nord du lac Winnipeg ; Le duc d'Orléans, sa fiancée et le duc de Luynes.—En fumant, par Raoul Renault.—La journée d'un reporter, par Gaston P. Labat.—Le mariage de Françoise, par Mathias Filion.—La banque du Peuple.—Choses et autres.—Récréations.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suisse), par Jules Verne.—Le Régiment (suite).

GRAVURES : Portraits : Le capt. Trivier, explorateur de l'Afrique ; Le duc de Montpensier.—Arrivée d'un voyageur à Norway, au Nord du lac Winnipeg.—L'arrestation du duc d'Orléans à Paris.—Statue de sir George Etienne Cartier.—Portraits : M. J. S. Bousquet, caissier de la Banque du Peuple ; Le comte Léo Tolstoï.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



*** J'ai toujours eu un faible pour les dilettanti poseurs.

Ne vous étonnez donc pas, si je me permets de vous infliger aujourd'hui, un petit croquis de ces intéressants personnages.

Ils sont si sincèrement épris de l'art de Beethoven que leur passion mériterait plus qu'une mention ordinaire : un ruban de papier par exemple, une médaille de savon, une statue de sel, si les statues n'étaient pas aussi difficiles à trouver chez nous.

Mais n'ayant qu'une méchante plume à ma disposition, les demoiselles et les messieurs qui appartiennent à la suprême gomme des dilettanti poseurs me pardonneront bien les proportions exiguës de la première pierre que j'apporte au monument qui les rappellera plus tard à la vénération des générations futures.

*** Et d'abord qu'est-ce qu'un dilettante poseur ?

C'est un monsieur, ou une demoiselle—ne m'accusez pas de lèse-galanterie—qui prétend aimer passionnément la musique et qui lui tourne le dos aussi souvent que le sentimentalisme l'exige.

Pourtant, à entendre le dilettante poseur, la musique n'a pas d'amant plus sincère que lui, il l'aime à la folie, il l'adore, elle est son culte, son idéal, il aimerait mieux passer la nuit blanche plutôt que de perdre une seule note du répertoire qu'exécute un grand artiste !

Autant de mots, autant de mensonges.

Menez le dilettante en question dans un salon où il y a une compagnie nombreuse, mettez un

grand artiste au piano et vous verrez que sa nuit blanche il la passera à chuchoter dans un coin avec quelques vis-à-vis de son calibre.

Parlent-ils musique ? Ah oui vous devez la deviner la musique dont ils parlent. Elle n'a que trois notes : *amour*, *cœur* et *pleur*, mais elle a autant de temps que le verbe *aimer* peut en avoir. Je vous fais grâce du reste.

Ainsi depuis le commencement jusqu'à la fin de la veillée nos dilettantis n'auront pas entendu une traître note, ils ne pourraient vous dire si on a joué des morceaux du Conservatoire ou des galops d'estaminet et cependant ils auront applaudi à outrance l'exécutant, lui adressant leurs félicitations d'une extrémité à l'autre de l'appartement, exaltant son talent, son génie et proclamant bien haut qu'ils sont dans le ravissement, dans l'extase !

Voilà comme ces comédiens achevés entendent le culte de la musique. Ils l'aiment, oui, mais en théorie et non en pratique, et seulement quand ils espèrent trouver quelques naïfs qui les prendront pour des dilettanti de bonne école.

Partout ailleurs Mozart, Chopin, Bach, Mendelssohn seront pour eux des vieux de la vieille, des mythes dont ils se moqueront comme de l'an quarante.

Et n'allez pas croire que les dilettanti poseurs soient des oiseaux rares.

Ils sont au contraire légion.

Si vous avez vos coudées franches dans nos cercles mondains, regardez autour de vous et leur nombre vous édifiera assez pour me dispenser de dresser ici une statistique par trop désolante pour nos salons.

*** Je vous laisse aux prises avec les dilettanti poseurs, et je passe à un projet qui ne peut qu'intéresser vivement tous les poètes présents et futurs.

Il s'agit de l'introduction de la poésie lyrique à l'école primaire.

L'idée appartient à un poète instituteur, et Charles Fuster, l'auteur des *Poètes du clocher*, a pris sur lui de la faire mousser, en exposant dans le *Semeur* de Paris, les avantages captivants de l'innovation.

Jusqu'ici les petits Français de l'école primaire—c'est un peu le cas de nos petits Canadiens—ne connaissent de la poésie, que la fable et le récit dramatique. Leurs poètes par excellence sont Florian, LaFontaine et Lachambeaudie. Ils n'en rencontrent pas d'autres dans les recueils qu'on leur destine.

M. Fuster admet qu'il y a maint chef-d'œuvre incontesté, mainte page exquise et sublime dans ces recueils, mais il voudrait y voir figurer aussi la fleur de la poésie pure, et par poésie pure il entend la poésie lyrique.

Il faudrait donc aux élèves des écoles primaires une anthologie donnant non plus seulement du Florian et du LaFontaine, mais du Lamartine, du Barbier, du Brizeux, du Vigny, du Desbordes Valmore, du Laprade, du Turquet, puis les plus belles perles lyriques des poètes de la Suisse, de la Belgique, de la Roumanie et du Canada.

“ Et alors, s'écrie avec conviction M. Fuster, nous l'aurions enfin l'anthologie désirée, celle qui fera connaître aux petits notre poésie moderne—la poésie toute pure et toute franche, non plus à moitié *prose*, comme la fable, ou à moitié *théâtre* comme le récit dramatique, mais fière de son indépendance, saluée pour sa valeur propre, aimée et comprise pour ce qu'elle est !

“ Et alors elle tomberait, cette prétendue et proverbiale indifférence du public en face de la poésie. Les plus anciens souvenirs sont les meilleurs. Que de strophes sonores vous chantent, qu'elles vous roulent dans la mémoire,—vous n'auriez jamais de dédain pour la “ chose ailée.” Vous y reviendrez, au contraire. Vous ferez, vous Français, ce qu'on fait en Angleterre, en Allemagne, sous les climats du Nord ; vous irez à la poésie comme à une charmeuse de veilles, à une rajeunisseuse de l'âge, à une consolatrice de la vieillesse ou de la douleur. Mais il faut qu'on vous l'ait amenée cette charmeuse, qu'on vous l'ait amenée venue dès les premières mélancolies de l'écolier boudeur. Peut-être les pédagogues ne seront-ils pas de mon avis : je suis orfèvre et vante un peu

l'orfèvrerie ; mais vraiment, c'est si beau, un vers généreux, c'est si bon un mot où le cœur a passé, et cela fait tant de bien quand on est triste, de s'en griser en y croyant.”

Comme on le voit M. Fuster fait valoir admirablement bien dans ces lignes, le beau côté de la médaille, mais elle a malheureusement un revers auquel il aurait dû donner un peu plus d'attention.

Son anthologie est une fort belle conception, elle serait d'une utilité incontestable aux élèves des classes supérieures, mais obtiendrait-elle réellement les résultats désirés dans les écoles primaires ? les pédagogues qui sont les premiers à être consultés dans la matière, l'accepteraient-ils tout d'abord sans récriminations ? les élèves mêmes seront-ils aussi peu réfractaires au sens du rythme et de la mélodie du vers que M. Fuster le prétend ? l'indifférence proverbiale du public tombera-t-elle enfin parce que les strophes ailées de Victor Hugo et de Lamartine auront plané sur la jeune génération ?

Voilà autant de questions qui demanderaient des développements beaucoup plus considérables que ce que le cadre de cet article peut embrasser.

*** Quel accueil feront les instituteurs à l'anthologie de M. Fuster ?

A part les instituteurs poètes vous devinez facilement que les autres ne lui feront pas trop belle façon.

Leur pitance est si maigre, ils éprouvent déjà tant de difficultés à graver dans la mémoire de bambins turbulents quelques fables ou quelques extraits dramatiques, qu'ils réfléchiront longuement avant de favoriser un projet qui vient rendre leur mission encore plus ardue et plus pénible.

Puis l'on connaît le penchant irrésistible de la plupart des instituteurs pour la poésie. S'ils s'écoulaient il y a longtemps que le seul nom de “ poète ” serait biffé des cadres de la littérature.

Si M. Fuster peut fléchir les instituteurs sa tâche est presque achevée. Là est le plus gros obstacle, la pierre d'achoppement la plus difficile à contourner.

Quant aux élèves il est clair qu'il y aura des réfractaires et en grand nombre. Tous ne goûteraient pas les mélodies de Vigny, les emportements de Barbier, les attendrissements de Brizeux et les rêveries platoniciennes de Laprade. Plusieurs n'y verront que du feu.

Mais soyons de bon compte et admettons que tout le petit monde des écoles primaires soit né sous l'étoile de la Muse, s'en suit-il que parce qu'ils auront savoué dès leur plus tendre jeunesse les sublimes beautés de la poésie moderne qu'ils échapperont à l'indifférence proverbiale de leurs pères pour la poésie ?

Nullement.

Nous savons trop bien ce qui se passe au Canada.

Il y a du Lamartine, du Valmore et du Turquet dans les recueils de nos écoles primaires, pas beaucoup, mais un peu. Sommes-nous moins indifférents au beau poétique pour cela. Non.

Bien plus que cela.

Vous verrez des étudiants rimer à tout bout de champ, accumuler sonnets sur sonnets, élégies sur élégies, épîtres sur épîtres ; vous croyez que la poésie n'aura jamais d'amants plus fidèles qu'eux. Laissez filer les ans, et votre rimeur enragé, devenu homme *pratique*, *gros bonnet* dans la finance ou dans sa profession, n'aura pas de termes assez expressifs pour rendre le mépris souverain qu'il éprouve pour ceux qui perdent un temps infiniment précieux à aligner des alexandrins.

Ce sont ces menus faits de la vie réelle qui me portent à ne voir dans le projet de M. Fuster qu'un beau rêve, un rêve dont il ne verra jamais la réalisation, ou du moins s'il la voit, elle ne sera jamais complète.

Que les pédagogues admettent son anthologie, que les élèves soient aussi dociles que possible—le gros du public restera impassible comme par le passé ; il pourra y avoir une amélioration notable du niveau intellectuel, un penchant plus prononcé pour les œuvres de la pensée, mais jamais une disparition complète de cette plaie attristante qu'on appelle : “ l'indifférentisme littéraire.”

C'est malheureux pour les poètes, pour ceux sur-

tout qui font de beaux rêves comme M. Fuster et son instituteur poète, mais la vie est la vie, et il faut bien accepter sans trop regimber les petits désagréments qu'elle nous suscite, qu'on soit idéaliste ou non.

Ch. M. Duhamel



AUTOUR DES CHAMBRES

Toutefois, avant que de sortir de leur enceinte, j'ai un oubli à réparer. Il me souvient à présent d'avoir omis, dans la nomenclature des députés anglais et protestants qui ont soutenu notre cause, sur la "question française," les noms de MM. Holton et Ives, qui l'ont fait avec beaucoup de droiture d'intention et de noblesse de sentiment. Ils ont dit bien haut une vérité dont seuls les fanatiques s'obstinent à nier l'évidence, à savoir que la minorité de la province de Québec est traitée aux petits soins par la majorité canadienne-française ! En face d'aussi catégoriques affirmations le faux zèle de M. McCarthy & Cie, est réduit à quia.

M. le député de Richmond et Wolfe, surtout, a fait une déclaration que j'ai beaucoup appréciée. "J'avais voté pour le sous-amendement Beausoleil, a-t-il dit, parce qu'il rendait pleine justice à la nationalité canadienne-française ; puisqu'il n'a pas réussi, je suis encore prêt à voter pour l'amendement qui consacrerait le plus intégralement tous les droits de mes amis Canadiens-français, et je ne m'en vais appuyer celui de l'honorable ministre de la justice que parce que, des amendements proposés à la Chambre, à cette heure, c'est celui-là qui s'éloigne le moins de cette fin !"

Quelle différence entre ce langage loyal et équitable et celui de l'orangisme, interprété par M. Clarke Wallace. "Puisque la Chambre, rugissait celui là, a crainte de voter le bill McCarthy, comme il devrait l'être, je voterai pour l'amendement de l'hon. M. Thompson qui nous accorde au moins une partie de ce que nous voulons, quitte à revenir à la charge en temps et lieu..." Mais tirons le voile : chez nous, on s'efforce d'oublier les injures pour ne se ressouvenir que des bienfaits !

* *

Nous quittons les galeries. Disons, en sortant, qu'elles sont au nombre de sept, celles de l'Orateur, des sénateurs, des dames, du public, la galerie officielle et deux pour les journalistes.

Voici que nous débouchons dans un long corridor qui conduit, d'un côté aux appartements du Sénat et de l'autre aux différents bureaux des comités et des divers officiers des Communes.

Comme nous allons nous occuper particulièrement de cette Chambre, prenons tout de suite l'escalier en spirale qui s'offre ici à nous et passons du second au premier étage. Cela nous mène au vestibule de la Chambre. A gauche on aperçoit une porte surmontée de l'inscription : *Les membres seuls sont admis*. Mais avec le mot de passe on force l'entrée d'autant mieux que nous avons avec nous un obligeant député qui veut bien lui-même nous servir de cicerone.

On entre dans un couloir de cinq à sept pieds de largeur : à main droite une étroite muraille nous sépare seule du paquet de la Chambre, à main gauche se dressent, adossées au mur, les étroites garde-robes de MM. les membres. Du même côté se trouvent la chambre des rédacteurs du *Hansard*, puis les spacieux appartements de l'Orateur.

Passons tout droit, à revenir ; nous faisons un angle et au détour, le même couloir nous conduit en droite ligne, d'un côté à la bibliothèque, de l'autre à la salle de lecture. Ici, un seul coup d'œil à l'intérieur nous convainc que toutes les séries exposées là sont d'organes politiques, et, pris de dépit, à peine remarquez-vous que c'est grand, que c'est

beau cet établissement, que c'est édifiant de voir quelques-uns de nos représentants pâlir sur des gazettes—tous ne pâlisent pas ici, et pour si peu—que la salle est magnifiquement disposée, vous filez, sans crier gare, votre bonhomme de chemin.

Tout en vous rendant à la bibliothèque, si vous voyez une porte ouverte d'où s'épanche en molles vagues une épaisse fumée et d'où s'exhale, à cœur que veux-tu, une odeur *sui generis*, vous avez un pressentiment, vous vous dites : on fume en grand, par ici. Et vous avez raison ; c'est l'endroit où la pipe, officielle ou non, a ses autels, où l'on fume légalement, à l'abri du drapeau britannique ; ça s'appelle le cabinet de la pipe des députés aux Communes du Canada.

En garde contre la curiosité, car vous auriez un spectacle sous les yeux qui pourrait vous désillusionner. De voir, par exemple, le héros qui s'imposait tout à l'heure à votre admiration, lorsque tonnait dans la Chambre sa voix retentissante, paresseusement étendu, maintenant, sur un sofa, les yeux hagards et perdus dans deux bouffées de fumée ; de voir encore deux ou trois de ces messieurs que vous voyiez tantôt écrire, noter, compiler, compiler, compiler, par dévouement pour le pays et pour leurs électeurs, à présent penchés sur une table, riant bien fort et parlant bien haut, jouant aux cartes comme le plus simple mortel dans le premier boucan venu. Dites-vous, en passant là, nos membres se délassent, mais pour votre tranquillité, ne cherchez pas à savoir comment.

Bon, ici c'est la bibliothèque, très joli bâtiment dont LE MONDE ILLUSTRÉ donnait, dans l'un de ses derniers numéros, une vue à l'extérieur. Vous l'avez trouvée bien, n'est-ce pas, au dehors, mais quel spectacle féérique s'offre à celui qui pénètre dans l'intérieur. Nous arrivons des Communes par la grande porte centrale. La première chose qui nous frappe c'est, au centre de la pièce, une statue presque de grandeur naturelle de Sa Gracieuse Majesté, la Reine. Sous de jolies vitrines échelonnées tout alentour s'étaient de très belles collections de médailles et de monnaies qu'on examine avec goût. Enfin, sur des gradins appuyés aux parois apparaissent, tout pimpants derrière les grandes vitres qui les déroberent à la main des profanes, les deux cent cinquante mille volumes de la bibliothèque du Parlement. La bibliothèque conserve au dedans la disposition d'une tour, telle qu'elle se révèle à l'extérieur : ceci est du meilleur effet et permet, d'un seul coup d'œil, d'embrasser presque toutes ses richesses. On aime à voir, le front pensif, plusieurs de nos députés, s'absorber là dans la lecture des livres et documents aussi nombreux qu'intéressants qu'on leur tient soigneusement en réserve. Il y en a donc encore pour savoir trouver, afin de s'en imprégner le cerveau et le cœur, quelque chose de plus consistant que la fumée. Un peu de ceci, beaucoup de cela, voilà au moins un régime acceptable. Enfin !

* *

Maintenant, revenons sur nos pas. Voici un second détour du couloir de ceinture, que j'appellerais volontiers le passage des Orateurs, vu qu'on y trouve, suspendus à la muraille, un grand portrait à l'huile de tous les Orateurs depuis l'union des deux Canadas, en 1840. L'hon. M. Cuvillier ouvre la série et c'est M. Kirkpatrick, l'Orateur du dernier parlement, qui la clôt à l'heure qu'il est, en attendant que notre distingué compatriote, l'hon. M. Ouimet, titulaire actuel, vienne lui ravir cet honneur.

D'ici, retournons au premier couloir et là descendons un escalier à double palier pour arriver au restaurant de la Chambre. N'allez pas vous scandaliser du peu ; eh oui, un restaurant. Il y a d'un côté la salle à manger avec une cuisine y attenante, et de l'autre toute une série d'appartements, soit un bar, une couple de salles que j'appellerai salles des libations, des salles de bains, etc., etc.

Ah ! ne croyez pas qu'ils vivent sans consolations, messieurs nos députés. L'atmosphère de la Chambre est parfois singulièrement altérant aussi, et ils doivent s'en trouver bien d'avoir à leur portée cette nouvelle piscine de Siloé qui verse à flots le liquide vivifiant, moyennant finance, ça va de soi. Qu'est-ce à dire ?... Avec la faiblesse de notre humaine nature, il en faut de cela, paraît-il ; mais pas trop n'en faut.

Il y a les amis, les électeurs qui viennent voir ces messieurs ; il est de mise qu'on les descende jusque dans ces parages et qu'on les fasse largement payer leur écôt. Oh ! le fatal petit bouton blanc dissimulé derrière le cadre de la porte, et le plus fatal "haut collet" qui surgit à l'instant ! Combien de pauvres électeurs inconscients, frais déballés de la campagne, ont payé une piastre et plus le bénéfice de connaître les derniers bienfaits de l'électricité. Mais ils ont eu leur jour de vengeance, ou ils l'auront : car je sais bien peu de rois qui se voient faire une cour aussi assidue que ces humbles "rois du scrutin."

Remontons à présent, quittons ces plaines fertiles où coule journellement tout autre chose que le lait et le miel... Nous sommes de retour au premier couloir, puis dans le vestibule de la Chambre où nous quitte notre aimable compagnon.

Nous venons de voir, dans la Chambre et autour d'icelle tous les endroits qui peuvent offrir, directement ou non, le plus d'intérêt. Assez de cet atmosphère renfermé, de ces marches, contre-marches et arrêts plus que fatigants, sortons rafraîchir nos tempes bourdonnantes à même l'air frais qui souffle sur la terrasse. Comme il fait bon de sentir l'air pur s'engouffrer dans nos poitrines, et comme il n'est nulle part meilleur qu'ici, ce soir faisons donc les cent pas pour en mieux jouir, avant de quitter la terrasse.

Ceci nous amène au pied de la statue du grand homme d'Etat Canadien, sir George Etienne Cartier, statue qui se dresse à l'extrémité ouest de la bâtisse centrale. Il est représenté là, notre compatriote de bien honorée mémoire, dans cette attitude ferme qu'il savait prendre à l'occasion, et il tient dans la main le plus beau monument de sa gloire politique, le parchemin où sont inscrites les clauses

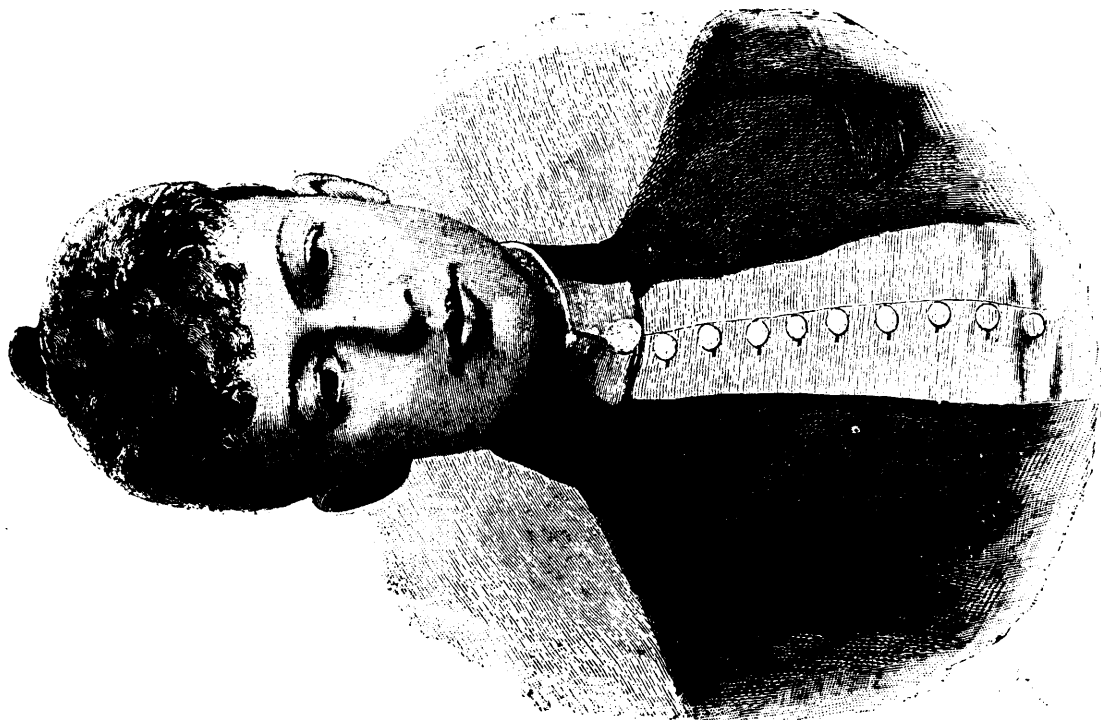


STATUE DE SIR GEORGES-ÉTIENNE CARTIER

formant l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord. D'ailleurs, tous mes lecteurs ont vu au moins une réduction de cette belle statue coulée en bronze, sur les modèles de notre artiste Hébert. Je n'ai que faire de l'expliquer ; il faut la voir pour sentir ce qui s'y trouve de vérité.

Un seul mot est gravé sur le socle : CARTIER. Mais ce seul nom, chez nous, est deux fois un poème, poème assez brillant pour qu'on n'ait pas à l'expliquer !

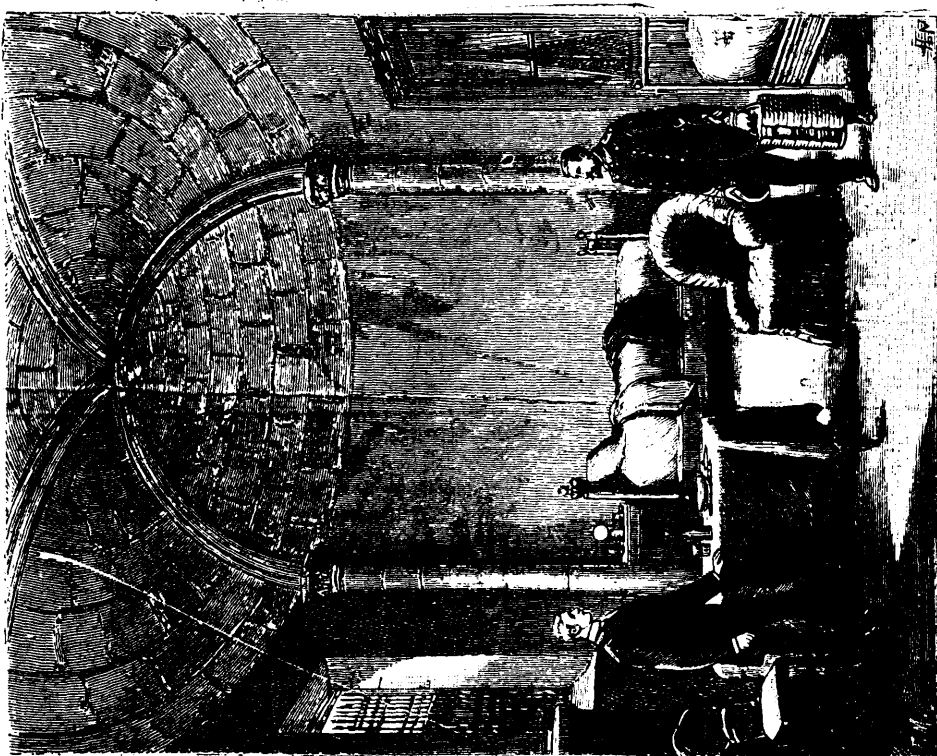
JULES ST-ELME.



LA PRINCESSE MARGUERITE
Fiancée du duc d'Orléans.



LE DUC DE LUYNES



LA CELLULE DU DUC D'ORLÉANS A LA CONCIERGERIE
(Du Journal Illustré)



LE DUC D'ORLÉANS

LA BANQUE DU PEUPLE

Assemblée Générale Annuelle

Lundi dernier à 3 heures p. m. avait lieu au siège social de la banque, l'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque du Peuple.

Étaient présents, Son Honneur le maire Jacques Grenier, président ; MM. Alphonse Leclaire, Wm. Francis, Moïse Branchaud, Arthur Provost et Charles Lacaille, directeurs ; M. J. S. Bousquet, gérant ; MM. Nolan Delisle et P. P. Martin, auditeurs et MM. John Crawford, Louis Armstrong, W. S. Evans, E. H. Parent, J. Y. Gilmour, W. Morrisson, Hector Provost, Wm. Ross, C. A. Geoffron, Micheal Burke, Char Lamothe, James Wilson, etc., etc.

M. le maire Grenier, ayant été appelé à prendre la présidence de l'assemblée et M. J. S. Bousquet à occuper la charge de secrétaire, M. Grenier en quelques mots précis et concis donna un aperçu général des affaires de la banque, comme introduction, puis il demanda à M. Bousquet de lire le rapport des directeurs, qui suit :

ÉTAT DES PROFITS POUR L'ANNÉE EXPIRANT LE 1ER MARS 1890

Dt.	
Dividende de 3 pour cent payé le 1er Septembre 1889	\$ 36,000 00
Dividende de 3 pour cent payable le 3 mars 1890	36,000 00
Montant porté au Fonds de Réserve	50,000 00
Balances portées au crédit du compte de Profits et Pertes	1,239 03
	\$123,239 03
Ct.	
Profit net, établi après avoir déduit les dettes mauvaises et douteuses de l'année et déduit les frais généraux d'administration	\$123,239 03
	\$123,239 03

Les profits nets de l'année, établis après avoir déduit les dettes mauvaises et douteuses ainsi que les frais généraux de l'administration ont été de \$123,239.03.

De ce montant, nous avons payé des dividendes au taux de six pour cent par année, et placé à la réserve une somme de \$50,000, ce qui porte ce fonds à \$400,000.

La politique suivie relativement à l'importance de l'érection d'une réserve au montant de 50 pour cent de notre capital, est la même que celle exprimée antérieurement ; et nous espérons d'ici à quelques années la réalisation de ce projet.

Le montant de nos dépôts ainsi que nos prêts et escomptes au commerce accuse une augmentation importante ; le chiffre de notre circulation cependant est beaucoup moindre, cette diminution qui est générale, a pour cause la légère demande de nos campagnes pour l'écoulement des produits agricoles.

Une demande très active pour des fins de commerce a maintenu durant l'année notre capital pleinement investi à des taux d'intérêt rémunérateurs.

Une agence de cette Banque a été ouverte en octobre dernier à Coaticooke, dans les Cantons de l'Est ; le montant d'affaires déjà obtenu, par son importance confirme nos prévisions sur les avantages offerts par cette localité.

Nos agences ont été inspectées minutieusement, et nous notons un accroissement important de leur chiffre d'affaires.

Nous sommes heureux de reconnaître les bons services rendus à l'administration par les nombreux employés et officiers de cette institution ; leur fidélité et assiduité a contribué largement à faciliter le succès de nos opérations.

Considérant la dépression du commerce et l'état de stagnation qui a existé sur les affaires durant l'année qui vient de s'écouler, le montant des profits réalisés sur nos opérations rencontrera, nous l'espérons, la satisfaction générale des actionnaires.

Par ordre du Bureau,

J. GRENIER,
Président

Montréal, 1er Mars 1890.

ÉTAT GÉNÉRAL, VENDREDI 28 FEVRIER 1890 :

Dt.	
Billets de la Banque en circulation	\$ 731,274.00
Dépôts ne portant pas intérêt	1,436,763.95
Dépôt portant intérêt	2,474,869.55
Balances due aux autres Banques ou Banquiers	120,051.34
Capital	\$1,200,000.00
Fonds de Réserve	400,000.00
Profits et Pertes	50,208.39
Dividende No. 88 payable le 3 Mars 1890	36,000.00
Dividende non réclamés	6,085.67
	\$1,692,294.06
	\$6,458,260.40
Ct.	
Espèces	\$ 73,876.96
Billets de la Puissance	295,143.00
Billets et chèques d'autres banques incorporées dans la Puissance	197,130.62
Balances due par les autres banques	39,810.82
Prêts à demande sur actions et autres valeurs publiques	552,175.19
Immédiatement réalisable	\$1,158,166.59
Prêts et escomptes courants	\$5,091,437.06
Billets en souffrance garantis	12,315.42
Billets en souffrance non garantis	18,350.52
Hypothèques et jugements	82,240.90
Biens fonciers	38,303.70
Édifices de la Banque	51,444.74
	\$6,498,260.90

J. S. BOUSQUET,
Caissier

Nous soussignés, Auditeurs nommés à votre dernière assemblée générale annuelle, avons l'honneur de faire rapport : qu'après avoir fait un examen complet et détaillé des livres et valeurs, et après avoir pris connaissance de l'actif et du passif de la Corporation de la Banque du Peuple, nous déclarons avoir trouvé le tout tenu régulièrement et en accord avec l'état général de ses affaires ci-haut soumis.

P. P. MARTIN,
NOLAN DELILLE,
Auditeurs.

Montréal, 1er mars 1890.

Après la lecture de ces rapports, M. le Président prie M. J. S. Bousquet, le gérant de la Banque, de donner aux actionnaires quelques explications. M. Bousquet se lève au milieu de l'attention générale et prend la parole en ces termes :

DISCOURS DU GÉRANT

Avant de faire un relevé général, de la marche du commerce de cette province dans ses branches diverses, depuis la dernière assemblée générale annuelle des actionnaires de cette Institution, je me permettrai d'ajouter quelques remarques additionnelles, à titre d'informations, au rapport des Directeurs qui vient de vous être soumis.

Le mouvement d'avant ainsi que le développement légitime des affaires de cette banque s'est maintenu ferme sous la direction énergique de votre Président, et de vos Directeurs et Administrateurs ;

L'année, cependant, qui vient de s'écouler, a été fertile en mauvais résultats qui ont eu pour causes principales la mauvaise récolte et les pluies incessantes et torrentielles qui créèrent cet état de dépression et de torpeur dans lequel est actuellement plongé le commerce ; aussi cette année a-t-elle été pour vos Directeurs, dans la gestion des affaires de cette banque, une source de grandes anxiétés.

Des faillites nombreuses décimèrent les rangs des négociants dans toutes les branches. ce qui n'a pas manqué d'affecter nos prêts qui se chiffrent par plusieurs millions aux industriels et marchands engagés dans ces diverses branches.

Les risques inhérents aux affaires de banque, lorsque le champ d'opérations est sous de telles circonstances, sont grands, et les pertes ne peuvent être évitées, même avec l'administration la plus sage et la plus prudente.

Parmi le grand nombre de marchands formant notre clientèle, nous avons eu à déplorer quelques faillites, plus ou moins désastreuses et le chiffre de nos pertes a été en proportion de l'augmentation des pertes générales éprouvées par le commerce ; le rendement de nos succursales spécialement a été pauvre et nous notons une baisse considérable leurs profits nets, qui a eu pour cause, le mauvais état du commerce dans nos campagnes.

En somme quoique nous notions un accroissement considérable du chiffre de nos affaires et de nos profits bruts, pour les raisons plus haut énumérées, les profits nets réalisés ont été moindres que ceux de l'année précédente.

Cependant quoique les résultats n'aient point atteint la hauteur de nos espérances, l'année n'a pas été perdue. Malgré tant de circonstances et d'éléments défavorables, notre rapport accuse une augmentation dans les dépôts de \$270,132.22 et nos avances au public qui étaient de \$5,169,687.98 sont maintenant de \$5,672,278.21. Il est bien vrai qu'une diminution assez forte se constate dans le chiffre de notre circulation, mais cette baisse est en proportion de la diminution qui se fait sentir dans la circulation générale des banques.

Le montant de nos affaires en souffrance se résume par un chiffre tout à fait nominal.

Donc si nous prenons en considération la dépression générale qui a existé sur les affaires, il est satisfaisant pour vos directeurs de pouvoir démontrer aux actionnaires que, comme résultat de leurs efforts, le mouvement de progrès et l'agrandissement légitime des affaires de cette banque ont été maintenus, et que notre bilan constate une augmentation de dépôts et d'avances au public sur l'année précédente, tandis que le montant de profits nets réalisés, a été de 10¼ pour cent de notre capital, ce qui est un résultat passable.

REVUE GÉNÉRAL

Pendant l'exercice que nous venons de clore, les affaires, en général, dans la Province, n'ont pas été moins satisfaisantes que celui des années précédentes ; ce qui a désappointé d'autant plus qu'on s'attendait à beaucoup mieux. L'exercice avait commencé sous de favorables auspices ; les conditions sous lesquelles il se présentait promettaient une augmentation de l'activité dans toutes les branches du commerce et une plus grande mesure de prospérité que nous n'en avons eue.

Trois causes principales ont influencé et, de fait, absolument contrôlé le cours des affaires ; ce sont : d'abord, les pluies à peu près incessantes qui ont continué du printemps à la fin de l'automne, sauf quelques rares intervalles de beau temps ; secondement, le maigre rendement des récoltes de grains et de céréales, et enfin, les bas prix inouïs des produits agricoles sur tous les marchés du pays.

Dans une province agricole comme la nôtre, le premier et le principal élément de la prospérité publique est une bonne récolte ; le second, c'est un prix satisfaisant pour cette récolte. Toute la population, d'une manière plus ou moins directe, est affectée par ces éléments ; c'est de là qu'elle tire sa subsistance et c'est l'abondance et le prix des récoltes qui déterminent le mouvement, la direction et le volume des affaires, les prix des marchandises, les profits ou les pertes qu'on en retire.

La récolte de 1889 a donc été mauvaise, par suite de la température froide, pluvieuse et hors de saison ; à l'exception de rares localités, les grains ont partout fait défaut ; même dans bien des cas les cultivateurs n'ont pas

récolté de quoi payer leurs semences et leur travail. Et les céréales ne sont pas seules dans ce cas ; la même chose est arrivée pour tout ce que la terre peut produire. Le foin seul fait exception : il a été abondant mais de pauvre qualité et le prix en est descendu si bas, dans quelques localités, qu'il ne rapporte pas au cultivateur la valeur du charroiyage pour le mener au marché.

La baisse du prix des grains s'explique par la surabondance des deux précédentes récoltes aux États-Unis. La statistique de la récolte des grains en 1889 aux États-Unis donne des chiffres qu'on n'avait encore jamais vus. Cette surabondance, arrivant malheureusement immédiatement après l'abondante récolte de 1888, a fait tomber les prix à un chiffre très bas ; ces bas prix ont naturellement influencé nos marchés et expliquent la baisse des prix ici, où nous nous trouvons dans cette situation anormale de n'avoir que très peu de grains à vendre et de ne pouvoir les vendre qu'à vil prix. Ces deux causes ont, par conséquent diminué de beaucoup la valeur de la production agricole de l'année. Elles ont enrayé les progrès de toute la population et des affaires qui tirent leur activité du produit de la récolte des cultivateurs et ainsi s'est évanouie la belle perspective qui se présentait à nous au commencement de 1889. Le manque de récolte prive la Province de millions de piastres et diminue d'autant sa capacité de consommation.

Comme conséquence première, les cultivateurs, partout, ont été appauvris et un grand nombre, obligés de payer l'intérêt des hypothèques dont leurs terres sont grevées, ont dû recourir à de nouveaux emprunts.

Privés de la source naturelle de revenus sur laquelle ils comptaient, ils ont demandé de l'aide temporairement aux marchands et aux banquiers. Au lieu de diminuer leur passif, ils se sont endettés d'avantage ; les marchands de la campagne qui, en prévision d'un commerce d'automne actif, que les débuts du printemps, d'ailleurs, semblaient indiquer, avaient acheté libéralement, ont été pris en défaut et sévèrement éprouvés ; ils se sont trouvés dans les angoisses d'une situation difficile, vu la modicité des ventes de l'automne, et l'impossibilité pour eux d'effectuer la rentrée de leurs avances faites cultivateurs ; de fait un grand nombre d'entre eux a dû succomber sous la pression des échéances.

Le volume des affaires a donc été beaucoup moindre, pour ces raisons, et son chiffre dans presque toutes les industries dénote une baisse considérable de rendements ; durant les derniers mois, la collection des crédits a été difficile à effectuer et les ventes ont été malheureusement faibles, ce qui a rendu la situation des marchands très gênée ; de fait, depuis quelque temps nous n'entendons que des plaintes et un grand nombre de faillites ont eu lieu ; ces épurations sont une conséquence inévitable de la dépression suivie et prolongée des affaires.

Pris dans leur ensemble, les résultats des inventaires démontrent que le public commerçant a ajouté bien peu au capital de l'an dernier.

FAILLITES

L'augmentation considérable du nombre des faillites pendant le dernier exercice forme le côté sombre du tableau. Les rapports des agences commerciales signalent, pour la Province, en 1889, 651 faillites, contre 492 l'année précédente ; le total des passifs en 1889 est porté à \$6,856,105, contre \$4,466,824 en 1888.

Ce tableau est loin d'être riant, et ces chiffres ont surpris beaucoup de gens. Chacun sait qu'il y a des faillites dans les années les plus prospères ; mais lorsque la liste se gonfle au point qu'elle a atteint en 1889, n'est-il pas naturel de se demander si, réellement ce n'est pas le résultat d'un état anormal de commerce dans certaines de ses branches.

On dira, pour nous rassurer, que ces faillites sont dues à la température à contre-saison que nous avons eue. Evidemment, le manque de récolte depuis, je puis bien dire, trois ans, suivi de la forte baisse sur le prix des grains, a pu ébranler des maisons auparavant solvables, par toute la province, car il s'en est suivi une diminution des ventes, un ralentissement des paiements, la pénurie chez les cultivateurs, enfin une diminution générale dans le volume des affaires.

Mais en scrutant minutieusement la situation et en analysant avec soin ces faillites, on constate que ce n'est pas seulement à l'absence des récoltes et aux bas prix des grains que sont dues ces augmentations dans le nombre des faillites et le montant du passif, mais qu'elles ont eu aussi pour causes l'état malsain du commerce dans quelques unes de ses branches.

Notre province paraît avoir été beaucoup plus éprouvée que les autres parties de la Puissance. La Province d'Ontario, si l'on en juge par la statistique des faillites, n'a pas empiré depuis l'année précédente ; tandis que, dans les provinces Maritimes, l'année a été prospère et la province de Manitoba se fait remarquer par le petit nombre et le peu d'importance de ses faillites.

Pour toute la confédération, le nombre des faillites a été de 1667 en 1888 et de 1764 en 1889, soit une augmentation de 97 : le total des passifs a été de \$14,000,000 en 1888 et de \$14,500,000 en 1889, soit une augmentation de \$500,000 ; dans la province seule de Québec, l'augmentation dans le nombre des faillites a été de 169, et dans le total des passifs de \$2,400,000. Nous figurons donc avec désavantage sur le tableau des désastres éprouvés durant l'année, et quoique les autres provinces aient eu comme nous une température défavorable, une pauvre récolte et de bas prix, leur commerce en général n'a pas été aussi mauvais que le nôtre et, sans l'appoint de nos faillites, le total des passifs pour tout le Canada aurait été inférieur à celui de 1888.

La raison en est que nous n'avons pas, autant que les autres provinces, la ressource de compter sur d'autres in-

dustries pour compenser les mauvais résultats de récoltes manquées.

Ayant dit que le principal élément de la prospérité d'un pays agricole comme le nôtre se trouve dans les produits de la ferme, en examinant avec soin nos désastres commerciaux, j'en arrive à la conclusion que l'on ne donne pas chez nous à l'agriculture tous les soins qu'on devrait lui donner.

AGRICULTURE

Cette ressource précieuse de notre richesse est depuis longtemps négligée et abandonnée à elle-même ; de fait, les méthodes de culture n'ont pas changé, n'ont pas fait un pas depuis cinquante ans.

Les cultivateurs de la Province en général ne comptent absolument que sur une seule ressource : les uns sur les grains, les autres sur le foin ; et si leur récolte vient à manquer, tout leur manque.

L'expérience des deux ou trois dernières années a démontré l'imprévoyance et la folie de cette manière d'agir les conséquences ont été désastreuses pour un grand nombre d'entre eux.

Pour tirer l'agriculture de cette condition de stérilité, il est temps que l'on se mette résolument à l'œuvre, que le département provincial de l'agriculture inaugure des réformes et s'applique à inculquer aux cultivateurs des principes de culture améliorée. Il serait beaucoup plus avantageux d'adopter la méthode de culture mixte ; cette culture a parfaitement réussi dans Ontario et au Nord-Ouest où elle est pratiquée généralement et où on l'a trouvée plus profitable à cause de la variété des ressources qu'elle offre aux cultivateurs ; on devrait insister sur ces avantages et persuader à nos cultivateurs de diriger leurs efforts et leur énergie de ce côté.

Qu'on encourage par exemple l'élevage des animaux et l'industrie laitière. Les produits de ces deux industries trouvent constamment un marché en Angleterre ; voilà une réforme qui peut être accomplie immédiatement et qui permettrait aux cultivateurs d'améliorer leur situation, si elle est acceptée, et d'équilibrer leur budget au moyen de la vente de ces produits, quand la récolte de grains aura manqué.

Pour se rendre compte des progrès accomplis dans cette direction et des vastes bénéfices qu'en retire la Province, un coup d'œil jeté sur le tableau de nos exportations il y a dix ans et de celles d'aujourd'hui, fera comprendre l'immense ressource, que ces deux industries ajoutent aux revenus des cultivateurs par la culture mixte, et l'immense intérêt que prend le commerce du pays à l'amélioration des méthodes de culture. Il y a dix ans en 1879, la valeur des exportations de fromage était de \$3,700,000, celle des exportations de beurre de \$2,100,000, tandis que nos exportations de l'année dernière ont été, fromage, \$9,500,000, beurre, \$1,125,000. Mais il faut nous rappeler, que dans ce immense progrès de l'industrie laitière, la part qui revient à la province de Québec est si petite que l'on aurait honte de la mentionner.

MARCHANDISES SECHES

L'état déplorable de cette chambre très importante de notre commerce de nouveautés ne fait qu'empirer.

Tout négociant désireux de parvenir doit pour cette fin appuyer son commerce sur de bons principes en affaires, c'est-à-dire : il doit acheter avec jugement, vendre à un profit raisonnable, effectuer promptement la rentrée de ses crédits et régler ses dépenses sur ses revenus. C'est pour avoir négligé ou ignoré ces principes, qui sont la base fondamentale du succès, qu'un si grand nombre de marchands dans cette ligne ont fait faillite ; et les marchands devraient en tenir bon compte. Au lieu de cela, il semble qu'on recherche en principe tout ce qui est directement opposé au succès, car les ventes sont faites sur une très petite marge de profits et les dépenses encourues pour la vente, avec le système actuel de commis-voyageurs, sont grandes. On donne des crédits illimités et l'on se charge d'immenses stocks qui grossissent le compte des intérêts à payer.

Le résultat de ce dédain des principes se font ressentir sévèrement par ceux qui y ont préférez leurs concours et je suis persuadé que bien peu de marchands dans les nouveautés ont pu réaliser quelques profits sur les opérations de l'année.

Tout le monde convient de la nécessité de changer le système d'achat et de vente, et il faudra que ce changement se produise tôt ou tard si l'on veut relever le commerce de nouveautés du marasme où il est tombé ; mais quoique confrontés par les désastreux résultats de ce système tels que vient de le constater leur inventaire, les marchands et les manufacturiers ne paraissent pas encore décidés à agir immédiatement afin de prévenir de nouveaux désastres.

EPICERIES

Dans cette ligne, le volume des transactions a diminué ; mais la concurrence ayant été moins vive, les bénéfices réalisés ont été plus satisfaisants. Quoique de grosses pertes aient été éprouvées, le général est passable, à l'exception toutefois du commerce de la campagne qui est dans un état déplorable ; les épiciers sont satisfaits de l'exercice, quoique leurs premières espérances n'aient pas été réalisées.

CHAUSSURES

La statistique des faillites constate pour cette ligne seule une augmentation de \$900,000 dans le passif de cette industrie pendant l'année dernière. Cela n'a surpris personne, car on savait la situation mal équilibrée ; trop de concurrents se disputaient la clientèle, et la crise emporté ceux qui n'ont pu résister à cette concurrence. On s'atten-

dait à une éruption dans cette ligne, mais les anticipations cependant ne laissaient point prévenir un état aussi alarmant.

BOIS ET METAUX

La construction dans la ville a été très active l'année dernière ; des bâtisses d'une valeur considérable ont été construites, et la perspective pour l'année prochaine est encore excellente. Cependant une grande prudence devra être exercée dans l'ouverture des crédits accordés aux constructeurs qui bâtissent en spéculation et qui, pour cette fin, sont forcés d'emprunter largement. Un revirement brusque dans le courant de la prospérité sur lequel ils ont basé entièrement leurs espérances pour arriver avec succès, ferait sombrer leur barque et produirait de nombreux sinistres.

IMMEUBLES

Les placements sur propriétés dans la ville, par les capitalistes, ont été considérables pendant l'année, et les prix sous la pression d'une demande active se maintiennent à la hausse ; l'augmentation cependant de la valeur immobilière se fait graduellement, ce qui laisse à espérer que son impulsion n'est due qu'à une demande saine pour des fins légitimes.

Dans la situation actuelle de la finance, l'argent est difficile et les fonds disponibles sont rares. Rien dans un avenir prochain ne paraît devoir apporter un soulagement à cet état actuel d'oppression. Les billets de banques n'étant pas requis pour le mouvement des récoltes, retournent aux banques d'émission par le canal des succursales, et une diminution de l'encaisse métallique des banques pour cette cause durant les trois derniers mois, a eu lieu. Les avances nouvelles à terme sont suspendues entièrement, et il ne serait point sage pour les institutions financières de permettre une plus forte diminution de leurs fonds.

Il est bien difficile de prévoir quelle va être la situation future du marché monétaire ; mais on doit s'attendre à ce que les taux d'intérêt vont se maintenir dans les prix élevés pendant l'année qui commence et à ce que le marché monétaire devienne encore plus difficile, car le manque de récoltes a appauvri notre pays de plusieurs millions de piastres. Une hausse dans le prix du foin qui pourrait soulager le marché en stimulant l'exportation, mais l'amélioration ne serait guère que nominale.

Les marchands devront donc régler la finance de leurs maisons sur ses attentes, et afin de renforcer leurs positions, ils devront éviter d'acheter au-delà de leurs besoins immédiats, diminuer la longueur de leurs crédits et retrancher sur leurs dépenses personnelles, et ce, afin d'être en mesure de pouvoir faire face à tous les événements et à tout changement ou perturbation qui pourrait se produire dans le marché monétaire.

L'énergie du négociant désireux de réussir dans ces affaires doit donc se concentrer sur la prompte collection du produit des ventes. Plus court est le crédit, plus facile est la collection ; et plus les détails accordés au débiteurs sont longs plus la collection en sera difficile. Les marchands ne doivent pas perdre de vue, que l'achat ou la vente à long terme, portant avec eux des germes malsains qui, tôt ou tard se développeront à leur détriment. Evidemment nous ne pouvons nous attendre à voir les affaires entièrement faites au comptant ; nous savons que tous les marchands sont obligés de vendre à crédit et de porter un certain montant de créances ; mais l'art de ne faire crédit qu'à bon escient, de ne pas laisser un client s'endetter de plus qu'il ne peut payer, est malheureusement peu connu dans le commerce. Trop souvent l'ambition d'augmenter le chiffre de ses affaires entraîne le négociant à accepter des risques très hasardeux, pour le simple plaisir de voir dans ses livres figurer des bénéfices qui seront probablement anéantis par la faillite de ceux à qui on a ainsi fait crédit, et c'est ainsi qu'on peut expliquer un grand nombre de faillites.

La condition générale des affaires n'est pas satisfaisante actuellement ; la perspective de l'avenir prochain ne fait pas prévoir un prompt retour à l'activité du commerce et il faut s'attendre à voir la stagnation actuelle se prolonger pour quelque temps encore.

Dans les villes où de fortes sommes doivent être employées en travaux publics ou dans l'industrie privée, on verra peut-être au printemps un peu plus d'activité dans les affaires ; en effet, nous avons quelques raisons de prévoir que les classes ouvrières auront du travail à des prix rémunérateurs, d'autant plus que les diverses manufactures emploient leur plein contingent d'ouvriers et ont devant elles de fortes demandes à remplir. Mais les détailliers de la campagne, dont la clientèle de cultivateurs se trouve dans une complète pénurie par suite de la mauvaise récolte et des bas prix des grains, auront un dur moment à passer en attendant qu'une nouvelle récolte vienne améliorer leur sort. Car comme je le faisais remarquer tantôt, nous ne voyons rien dans l'avenir, sauf la hausse probable du prix du foin, qui puisse faire refluer l'argent chez les cultivateurs et rendre un peu plus aisée la pénible situation où ils se trouvent actuellement.

Après que M. Bousquet eût repris son siège au milieu des marques les plus flatteuses d'approbation, M. le maire Grenier, président, dit que si quelques-uns des actionnaires avaient besoin de quelques explications, il était prêt à les donner. Il est d'usage, dit-il, dans les assemblées d'actionnaires, que le président, secondé par le vice-président ou un des directeurs, propose l'adoption du rapport ; pour nous, nous préférons laisser cela aux actionnaires et j'inviterai quelqu'un de ces messieurs à faire cette proposition.

M. Grenier ajouta ensuite quelques mots de sympathie et de regrets pour M. P. M. Galarneau, un des anciens directeurs de la banque, décédé l'été dernier.

M. John Crawford se lève alors et dit qu'il était heureux de proposer secondé par M. Louis Armstrong, l'adoption du rapport ; il demande seulement que le rapport des directeurs et celui des auditeurs soient mis au vote séparément.

M. le président ayant accepté cette suggestion, le rapport des directeurs fut adopté à l'unanimité.

M. Evans ayant demandé quelle était la situation relative des propriétés foncières de la banque cette année et l'année dernière, M. Bousquet répondit que le montant des propriétés foncières avait fort peu varié, mais que les hypothèques, de \$92,000 en 1889, étaient descendues cette année à \$87,000.

M. Morrisson proposa ensuite, secondé par M. Louis Armstrong que le rapport des auditeurs fut adopté.

Sur cette motion, M. Nolan Delisle, un des auditeurs, après avoir expliqué que par suite de l'élection de M. Moïse Branchaud à la charge de directeur, il s'était trouvé seul, avec M. P. P. Martin, à faire l'audition des livres, se déclare parfaitement satisfait de la manière dont la comptabilité de la banque a été tenue : il fit de plus, la remarque que, après avoir vérifié les valeurs composant l'actif, il avait trouvé que les directeurs ne les évaluaient pas assez haut, mais que, comme le leur avait dit M. Bousquet, il valait mieux être trop sévère que pas assez et courir la chance de faire rentrer des créances considérées comme mauvaises plutôt que de perdre des créances évaluées comme bonnes.

M. P. P. Martin corrobore entièrement les remarques de M. Delisle.

Après de ces évaluations et des réductions faites pour pertes probables, M. le président fit remarquer que, les pertes éprouvées portaient presque toutes sur d'anciennes affaires, tandis que les nouvelles affaires n'avaient donné que peu de pertes tout en faisant réaliser de bons profits.

M. Crawford déclare que, si M. le maire Grenier et les directeurs voulaient donner une garantie raisonnable que la banque donnerait, pendant dix à quinze ans, des résultats aussi favorables, il garantirait que le cours des actions, au lieu d'être au pair, monterait bientôt à 200.

M. Grenier répondit que lui et les directeurs feraient tout leur possible pour satisfaire M. Crawford sur ce point.

Après quelques mots de M. Morrisson, faisant ressortir combien il est extraordinaire que l'actif de la banque ait été évalué au-dessous de sa valeur, tandis que c'est le contraire qui se voit partout ailleurs, le rapport des auditeurs fut adopté à l'unanimité.

M. Delisle fit remarquer que le local occupé actuellement par les bureaux de la banque est devenu trop étroit par suite de l'augmentation des affaires et qu'il serait désirable, si l'on pouvait avantageusement disposer de la bâtisse actuelle d'acheter ou de bâtir un édifice plus en rapport avec l'importance de la banque. M. Grenier promit que cette suggestion serait prise en considération.

Sur motion de M. John Crawford, secondé par M. J. Y. Gilmour, MM. Nolan Delisle, P. P. Martin et Louis Armstrong furent élus auditeurs pour l'exercice 1890-91.

M. Morrisson proposa ensuite, secondé par M. Crawford, un vote de remerciement au président, aux directeurs et au gérant de la banque, et M. Grenier répondit à cette motion au nom de ses collègues.

Puis l'assemblée s'est ajournée.

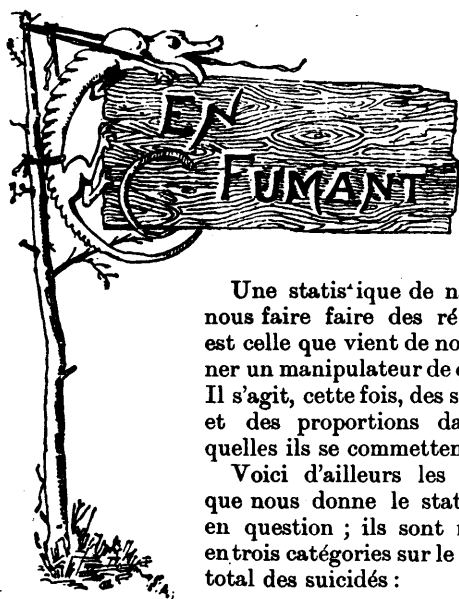
L'HOMME D'INTERIEUR

La femme d'intérieur est un oiseau rare, — mais on suppose un oiseau plus rare encore, c'est un homme d'intérieur.

Qu'est-ce qu'un homme d'intérieur :

Un homme d'intérieur n'est pas un homme qui fait de la tapisserie aux pieds de sa femme, qui dirige les menus, écrit les invitations, qui remonte les lampes et règle les pendules. Nous appelons homme d'intérieur celui avec qui nous voyons le même spectacle, avec qui nous admirons le même tableau ou le même paysage, celui qui nous fait une vie intellectuelle et morale à côté de la sienne ou plutôt dans la sienne, celui qui nous associe, sinon à toutes ses occupations, du moins à tous ses loisirs, et qui ne garde par conséquent, aucun goût, aucun plaisir, aucun intérêt de cœur ou d'esprit qu'il ne veuille pas ou ne puisse pas nous faire partager ; l'homme enfin qui, en se mariant, verse franchement tous ses fonds dans son ménage, sans aucune réserve égoïste. Soyez cet homme là et vous attacherez votre femme au foyer en vous y attachant vous-même, et votre foyer ne sera pas seulement dans votre maison, vous l'emporterez avec vous comme un autel domestique. Il sera partout où vous serez avec elle ; il sera dans son cœur et dans le vôtre, partout où vous confondrez dans une affectueuse intimité vos pensées, vos impressions, vos enthousiasmes, vos croyances, votre charité.

OCTAVE FEUILLET.



Une statistique de nature à nous faire faire des réflexions est celle que vient de nous donner un manipulateur de chiffres. Il s'agit, cette fois, des suicides, et des proportions dans lesquelles ils se commettent

Voici d'ailleurs les chiffres que nous donne le statisticien en question ; ils sont répartis en trois catégories sur le nombre total des suicidés :

Hommes et femmes mariés.....	48 pour cent
Célibataires.....	35 — —
Veufs et veuves.....	17 — —

Si nous ajoutons foi à cette statistique — et j'ai tout lieu de la croire authentique — les veufs et les veuves sont les plus heureuses gens du monde ; mais, par contre, ceux que le conjugo a unis pour la vie ne savent souvent mieux faire que de se flamber la cervelle . . . en se tirant une balle dans la poitrine, comme disait un journal il y a quelque temps.

Ce n'est pas tout-à-fait rassurant pour ceux qui n'ont pas encore pris femme, mais avant de nous alarmer, examinons les causes premières qui font que les suicides sont plus communs chez les gens mariés que chez les célibataires et les veufs.

Comment se font les mariages de nos jours ? L'amour y joue-t-il un grand rôle ? L'inclination y est-elle pour beaucoup ?

Voilà autant de questions sur lesquelles on peut s'étendre presque indéfiniment.

A la plupart des unions qui se contractent aujourd'hui préside cette mesquinerie qui fait naître la chasse aux héritiers ou aux héritières.

Fait-on une connaissance que de suite cette question banale nous échappe automatiquement des lèvres :

— Est-il riche ? A-t-elle une grosse dot ?

On est tellement habitué à de semblables balourdises qu'on ne les trouve pas inconvenantes.

Jamais on ne demandera s'il est laborieux, s'il se conduit bien, s'il est doux, affable, aimant ; si elle est honnête, sage, économe, bonne ménagère. A quoi ces qualités serviraient-elles, s'il n'a pas le sou, si elle n'est pas dotée.

L'argent répare tout de nos jours. Une fille laide mais riche, on la trouve jolie à croquer ; un escroiffe à l'aise, on lui trouve des formes élégantes, une physionomie agréable, et ainsi de suite.

On ne s'arrête nullement sur les conséquences d'un mariage intéressé et disparate.

On voit souvent des propres à rien conduire de charmantes jeunes filles à l'autel et des jeunes gens comme il faut, épouser de tudesques filles d'Eve. Et pourquoi cela ? Ah ! mais vous ne comprenez pas. Monsieur Untel a des gros sous et mademoiselle Soandso est la fille d'un gros bourgeois, riche comme Crésus ou peu s'en faut.

Ah ! les gros sous ! les dots rondelettes ! comme ils en font des dupes et comme ils en jouent des tours aux imbéciles !

Dans ces unions où l'intérêt pécuniaire domine chez l'un ou l'autre des partis, la lune de miel n'a qu'un quartier ; le ciel s'obscurcit d'épais nuages noirs ; à l'horizon apparaissent les signes précurseurs de la tempête ; petit à petit le temps se charge, l'ouragan s'annonce et enfin la foudre éclate, et l'atmosphère reste à jamais chargée d'électricité. On finit par trouver la vie insupportable et dans un moment d'affaissement moral, on ingurgite une forte dose de mort aux rats !

C'est le mot de la fin.

* *

Pour celui qui est le moins doué d'esprit

d'observation et qui veut s'arrêter à faire quelques réflexions sur ce qui se passe autour de lui, il y a certainement matière à noircir plusieurs feuilles de papier, de critiques souvent acerbes, mordantes, mais toujours vraies.

Transportons-nous dans un salon où nous rencontrons une vingtaine de jeunes gens des deux sexes. Ils sont là réunis sous un même toit pour passer plus agréablement les longues soirées de l'hiver, alors qu'il nous semble que l'horloge fait des points d'orgue.

Au premier abord, une harmonie exemplaire, et un air de franche amitié semblent régner lorsque nous pénétrons dans cette salle. On se trouve décontenancé d'une telle entente entre gens de positions différentes, et de fortunes loin d'être uniformes. Sous le coup de l'enthousiasme qui nous gagne, on est prêt à s'écrier :

— Mais quel bon vent est donc passé par ici ?

Mais cet élan admiratif n'a pas de durée et, pour l'esprit le moins perspicace, il est facile de remarquer dans cette réunion trois groupes différents, aux idées plus ou moins opposées et qui se caractérisent, celui-ci par la fierté, celui-là par l'indifférence et cet autre en se tenant à l'écart de peur d'être en butte aux sarcasmes des uns et des autres.

Le premier de ces groupes se compose de jeunes gens, de jeunes filles surtout qui se savent jolies, se croient pétillants d'esprits et sont sûrs que lorsqu'ils se marieront le papa leur donnera une bourse cousue d'or : ceux-là ne peuvent être abordés par le commun des mortels et si vous ne pouvez pas figurer avec eux, jeunes papillons, ne vous y frottez pas les ailes.

Le second groupe comprend les gens d'une aisance médiocre, mais convaincus qu'ils sont destinés à épouser des héritiers ou des héritières : ils se tiennent sur la ligne de démarcation entre les trois catégories mentionnées, prêts à jeter l'amorce et à mettre tout dehors lorsqu'ils tombent dans les parages des gros poissons.

Enfin, dans le troisième groupe se trouvent les pauvres diables que la fortune n'a pas favorisés et qui sont toujours laissés en arrière, quelles que soient la richesse de leur caractère, la vivacité de leur intelligence et l'amabilité dont ils sont capables : ceux-là sont de véritables parias.

Pour qui veut constater ce que je viens de faire remarquer, il n'a qu'à prêter un peu d'attention sur ce qui se passe autour de lui dans les bals, dans les soirées, dans les réunions improvisées et même sur la rue. De l'affectation, des compliments creux pour les uns ; une certaine retenue ou une indifférence frisant le dédain pour les autres. Pour ceux-là, une contenance guindée et une circonspection ridicule dans la conversation.

* *

Je ne puis m'empêcher de reproduire ici un joli fabliau de M. Eugène Chavette, un moraliste doublé d'un humoriste :

Pour la fille de son notaire,
Un éléphant mourait d'amour.
Il demanda sa main au père
Qui répondit sans détours :
"Avoir un éléphant pour gendre
Serait le comble de mes vœux !
"Mais les sots feraient un esclandre
"Et les sots, hélas ! sont nombreux.
"C'est pourquoi je vous refuse."

MORALITÉ

Que de bêtises commet-on
Qui, bien souvent n'ont d'autre excuse
Que la peur du : Qu'en dira-t-on ? ? ?

Sous son humble dehors ce petit conte veut dire beaucoup et le jour où tout le monde se mêlera de son affaire, la zizanie fera place à l'union et tout en étant plus heureux chacun verra sa richesse s'accroître.

Combien de choses irréprochables n'osons-nous pas faire de peur de nous attirer des remarques malveillantes de la part de personnes qui jouent le rôle de trompettes ? Combien de temps certaines gens perdent-elles en allant chez le voisin raconter un tas de blagues sur le compte de celui-ci ou de celui-là ?

Si chacun se livrait à ses travaux sans s'inquiéter si Pierre ou Baptiste ont fait ceci ou cela, on verrait s'ouvrir une ère de bonheur et de prospérité, et la terre se métamorphoserait en un véritable paradis terrestre . . . en petit.

Raoul Renoult

JOURNÉE D'UN REPORTER

. . . Ah ! cher monsieur Grapillard, demandait une charmante dame blonde, un soir de bal, à un reporter, faites-moi donc connaître l'emploi de votre journée.

Galant comme tout reporter qui aime à se faire aimer du beau sexe et qui se présente toujours et partout chapeau bas et bouche en cœur, tout comme son gilet. Grapillard s'exécuta.

— Ah ! madame, répondit-il en poussant un soupir de locomotive en détresse, c'est un rude métier que le notre. Levé au chant du coq, je ne me couche qu'aux derniers susurrements de la ville fatiguée, à moins que le tocsin me réveille.

Ainsi, ce matin, je me lève et je vais ouvrir les croisées de mon humble et virginale chambre de célibataire et de garçon.

— Comment, monsieur, vous n'êtes pas marié, demanda la dame.

— Hélas ! non, madame, je n'ai jamais eu le bonheur de trouver une belle-mère.

— Pourquoi ?..

— Parcequ'elles sont rares et précieuses comme les diamants.

La dame blonde qui aurait dû être grise, non quant à la vieillesse, mais par les chagrins domestiques, se promit une revanche.

Le reporter Grapillard continua :

— . . . Donc, "l'aurore aux doigts de roses commençait à entr'ouvrir les portes dorées de l'Orient". Comme je flairais une journée délicieuse, j'ai me dis, me parlant à moi-même, Grapillard, mon ami, belle journée, et sûrement, belle récolte de nouvelles.

En effet, sous ma croisée, son livre d'heures sous le bras, M. Garpillon passait se rendant à l'Eglise.

Comme nous avions fait une partie de cartes à minuit, je me dis : ce saint homme veut se sanctifier.

En entrant à l'église, il rencontra mademoiselle Onésime Tronchet qui venait de chez le dentiste, et il lui offrit l'eau bénite du bout de ses doigts aux ongles en deuil.

Je voyais cela de ma croisée, madame, car le reporter est un être pour lequel l'inconnu ne doit pas exister.

Voilà pourquoi il croit en Dieu !

Je revins près de mon lit pour procéder à ma toilette.

Enculotter ma culotte à laquelle il manque un bouton, passer mon rasoir sur le polissoir pour m'enlever le duvet dont m'a doté la nature, enfin me revêtir pour ne pas ressembler à un livre Zolaïque grotesque, je descendis majestueusement dans la rue comme un roi descendant de son trône.

Dans la rue, j'inspirai l'air et fumai ma cigarette.

De quel côté vient le vent ? La tournure des dames me le dira. C'est de ce côté que je me dirige. J'arrive sur la place du marché. De vieilles cuisinières, au nez culotté comme la pipe d'un artilleur, marchandent les denrées.

Tout est fort cher.

On dit que c'est la faute de la grippe.

Je crois que c'est une maladie qui a existé et qui existera toujours.

Il y a tant de choses qui nous grippent dans ce bas monde. Quelques-uns appellent ça des *crampons*. Pauvre grippe ! il faut qu'elle ait bon dos. Ainsi, hier, un centenaire a été écrasé par une voiture, on le porte chez lui, et toutes les comères, tous les reporters, voire même tous les médecins, pour donner raison à l'opinion publique qu'il faut toujours respecter, s'écrièrent : " Il est mort de la grippe."

Parfois, c'est ainsi qu'on écrit l'histoire.

Je quitte le marché empestant le hareng et l'oignon, et je me rends au restaurant pour dévorer mon déjeuner et les journaux.

8 heures du matin.—Bismarck a mal aux dents. C'est une rage qui le prends souvent.

Peuples ! prenez garde à vous.

9 heures.—Crispi a trouvé son macaroni brûlé ! Un empereur lui a envoyé un télégramme de condoléances.

10 heures.—L'Angleterre, la France, la Russie, l'Autriche, réfléchissent, pensent et regardent ce qui se passe ailleurs par la croisée de leurs canons.

11 heures.—L'Amérique veut acheter la tour Eiffel pour la transporter à Chicago et y ouvrir une exposition à l'intérieur.

Lui, le Canada, fait son beurre,

Midi.—Le canon de la citadelle devance le soleil d'une seconde.

Chacun sait que le canon aime l'avancement.

A cette heure solennelle, le déplumé et décafé Dalvino se paie le luxe d'une belle-mère. Le cortège sort de l'église et, par erreur, on a envoyé des cartes d'invitations avec ce macabre final : " Qu'il repose en paix ! "

Une heure.—Chambres et bouches des députés ouvertes.

Un reporter aime mieux les huîtres... ouvertes.

—2 heures : Cheval qui emporte la voiture, le cocher, le maître et une paire de poulets destinés au dîner. M. Prud'homme se trouvant sur la rue, s'écria flegmatiquement :

—Si ces gens ne s'emportaient pas, ils ne s'en porteraient que mieux.

—Ouf ! s'écria la dame blonde.

3 heures : Promenade sur la terrasse. Deux jeunes souris au visage chiffonné, malin, éveillé, croquent des amandes, tandis qu'un vieux rat aux jambes flageolantes et aux dents jaunâtres les poursuit.

4 heures : Rencontré la belle madame de Quincampoix, guindée dans sa robe à fourreau, et, comme de coutume, saluant tout le monde d'un air de chanoinesse en retraite.

5 heures : Sur un banc, une bonne avec un soldat. Ils parlent de Vénus et de Mars. Espérons que Mercure ne viendra pas à la rescousse. Mystère et mythologie !

De 5 heures à 10 heures : Meurtres, vols, incendies, etc...

De 10 heures à minuit : Incendies... surtout dans les salons et salles de bal.

De minuit à 2 heures : S'accrocher au cou d'une charmante danseuse, pour aller ensuite s'accrocher au cou de Morphée...

—C'est tout ? demanda la dame blonde.

—Oui, madame.

Anton P. Labat

LE MARIAGE DE FRANÇOISE

Françoise était une bonne grosse boule de vieille fille, aussi large que haute. Elle était bien âgée de quarante ans au moins, malgré ses prétentions à la jeunesse et à la beauté.

De grandes oreilles, des yeux petits, trop petits, enfoncés ; des joues saillantes, une lèvre large, épaisse et bleue, des jambes trop courtes, des pieds trop longs, voilà en peu de mots le portrait de ma tante Françoise, qui n'était pas ma tante, mais que tout le monde appelait ainsi pour ne pas être obligé de dire mademoiselle.

N'allez pas croire cependant que Françoise était la première venue. Elle avait du bien au soleil et de l'argent à l'ombre—tout le monde ne pourrait pas en dire autant—. Son père, en mourant, lui avait laissé une bonne petite terre qu'elle cultivait elle-même sans l'aide de personne. C'est elle qui labourait le sol, rentrait les moissons, allait au moulin, au marché, etc., etc. Et puis elle était économe mais très charitable ; on l'aimait dans la paroisse.

Quand elle travaillait dans les champs, au soleil—besogne ardue—les sueurs baignaient sa large fi-

gure. Pourtant sous cette enveloppe épaisse et rude, Françoise avait du cœur, de l'âme... et de la poésie. Oui, de la poésie ! Grand Dieu, de la poésie.

Souvent dans la journée, pendant que les bœufs s'essouffaient, elle quittait la charrue et elle allait s'asseoir au pied d'un arbre. Là, au murmure de la fontaine, sous le ciel avec ses merveilles et ses mystères, elle s'enfonçait dans des réflexions profondes. Ses petits yeux disparaissaient dans leurs orbites, ses larges mains se croisaient sur son énorme poitrine et son âme s'envolait vers les sphères azurées. C'était l'extase, l'extase dans toute sa force et sa poésie. Françoise ne vivait plus ; elle rêvait ! Mais à quoi, grand Dieu ? A quoi rêve la jeune fille belle et aimante ? A l'objet aimé... Françoise aimait. Oui, elle aimait, et c'était là sa vie, parce qu'elle souffrait : souffrir, c'est vivre. Elle ne pouvait oublier le... beau jeune homme qui lui avait juré foi et fidélité... elle l'aimait toujours, bien qu'il l'eût abandonnée, l'ingrat ! Mais elle se complaisait dans sa douleur, et comme Rachel, elle était inconsolable.

Parfois, la voix de la raison se faisait entendre : —Françoise, criait-elle, que fais-tu ? Pourquoi t'ensevelir dans la tombe du souvenir ? Oublie le passé, songe au présent, pense à l'avenir. Tu es jeune encore, tu es belle, (ah ! bah !) sois heureuse, écoute la voix de ces jeunes cœurs prêts à se donner à toi, renonce à l'ingrat.

Mais la voix de l'amour reprenait, cette voix qui fait braver la mort, cette voix qui rit de la tombe et de l'enfer, cette voix qui fait couler le sang lui disait : " Françoise, songe à ton serment, sois fidèle, l'absent reviendra, aime, pleure, et souffre... Oui, je souffrirai disait Françoise en se redressant ; et vite elle reprenait le manche de la charrue et travaillait jusqu'au soir.

Oh ? amour, amour, que tu fais de victimes.

L'histoire de cet amour était connue de tout le monde dans le village, seulement, Françoise avec le temps l'avait imagée, embellie, poétisée dans son imagination. Le jeune homme de ses rêves n'était autre que le grand Joseph, un efflanqué, espèce de crève-fain. En désespoir de cause, elle lui avait offert un jour son argent, sa terre et... sa personne ; lui, il avait accepté.

Le matin du mariage, Françoise, qui ne s'était pas couchée attendait toute pimpante, le futur. Oh, mais, elle était drôle à voir. Une jupe trop courte, un mantelet en mousseline, un chapeau de paille mesurant au moins deux pieds de forme sans compter le plumet, et une énorme rose de pavot rouge à la ceinture. Joseph revêtu de la défroque trop étroite d'un écolier, et dont la taille lui venait aux épaules, éclata de rire en voyant Françoise ; celle-ci se fâcha... le malheureux eut peur et s'enfuit. On ne l'avait plus revu dans village.

Pauvre Françoise, elle ne put se consoler. Elle pensait toujours à l'absent et criait son nom aux ronces du buisson, aux oiseaux chanteurs, aux abeilles qui vont chercher leur miel sur les fleurs sauvages. Toujours le cerveau en ébullition, l'esprit tendu, les constitutions les plus fortes ne peuvent pas se maintenir longtemps dans un tel état, et Françoise devait dépérir comme la fleur sous un soleil trop ardent, lorsqu'un jour... oui, un jour, elle était assise et filait sa quenouille... le fil de chanvre se brisa dans ses doigts, elle eut un tressaillement nerveux, ... un homme venait de passer à sa fenêtre... il entra... Mon Dieu, Joseph ! et Joseph plus grand et plus mince encore qu'autrefois se jeta au cou de Françoise.

—Oh ! Joseph, je t'ai bien pleuré, va, pourquoi es-tu parti ? —Ma Françoise, mon amour, j'étais pauvre, tu étais riche. Je ne voulais pas... tu comprends. J'ai voyagé, j'ai travaillé et aujourd'hui, le front haut, je reviens avec beaucoup... de courage et d'amour.

—Oh ! Joseph, je t'ai bien pleuré, va, pourquoi es-tu parti ?

—Ma Françoise, mon amour, j'étais pauvre, tu étais riche. Je ne voulais pas... tu comprends. J'ai voyagé, j'ai travaillé et aujourd'hui, le front haut, je reviens avec beaucoup... de courage et d'amour.

Brave cœur, va !

* *

C'est le jour du mariage. Tout le village se porte à l'église pour voir Françoise et Joseph. Les jeunes promis arrivent, souriant de bonheur. L'union est consacrée ; alors, oh alors, Françoise se lève, monte sur une chaise, saisit Joseph par le cou et au grand scandale du prêtre et au milieu

des fous-rires des assistants elle lui applique un baiser d'une sonorité à donner le frisson.

Maintenant ils sont mariés. Ils s'aiment trop, pour ne pas être heureux. Le chemin de la vie est pour eux parsemé de fleurs et de roses ; il y aura bien quelques épines, mais Françoise est robuste et Joseph plein de courage. Il l'a prouvé.

Mathias Filians

CHOSSES ET AUTRES

—S'est-on jamais, demandé avec quelle vitesse volaient les mouches ? Un physiologiste s'est livré à ce sujet à de sérieux calculs et il est arrivé, en comptant que ses ailes battaient 330 fois par seconde, à établir qu'une mouche peut faire un kilomètre à la minute ; c'est la vitesse d'un train d'express.

En volant toujours droit devant elle sans s'arrêter, une mouche ferait donc le tour du monde en moins de vingt-huit jours.

—La plus grande horloge du monde est celle du Parlement de Londres, en Angleterre. Elle a quatre cadrans dont le diamètre de chaque est de 22 pieds. Le balancier a 19 pieds de long. A chaque minute la grande aiguille parcourt plus d'un pied. Le mouvement marche pendant huit jours et demi, et le remontage de la sonnerie prend deux heures. Les roues sont en fonte. La cloche d'heures a deux pieds de hauteur et cinq pieds de diamètre ; elle pèse 14 tonnes et la battant 100 livres. Le mécanisme monteur des aiguilles est à remontoir d'égalité. La cloche est malade ; elle est fêlée, la pauvre vieille, et devra bientôt aller retrouver les vieilles lunes.

—Est-il vrai, dit le chroniqueur scientifique du *Musée des Familles*, que les chats, comme on le ré pète généralement, y voient plus clair la nuit que le jour ? Posons d'abord comme principe que, pour que la faculté de vision puisse s'exercer, il importe que les objets soient plus ou moins éclairés, ce qui n'a pas lieu si ces objets sont placés dans un lieu où ne saurait pénétrer aucun rayon lumineux. En réalité les yeux du chat sont conformés pour voir le jour aussi bien et mieux même que la nuit. Leurs pupilles sont dilatables et contractiles à volonté. Elles prennent, lorsqu'il fait sombre, la forme circulaire, tandis qu'au jour elles se rétrécissent au point de devenir linéaires. D'ailleurs n'oublions pas que la nuit la plus noire est encore plus ou moins éclairée. Cette faible quantité de lumière reçue par une rétine très largement découverte et très sensible suffit à l'impressionner, et constitue à ces animaux une puissance particulière de vision dont ne jouissent pas les animaux à prunelles non dilatables.

—Nous trouvons dans les concours historiques et littéraires, du *Musée des Familles*, ce trait de mœurs des populations asiatiques. Dans l'Inde, au Thibet, en Chine même, on emploie fréquemment pour invoquer la divinité des espèces de cylindres ailés que le vent fait tourner et qui d'ailleurs ont reçu le nom de *moulins à prières*. Sur les ailes de ces moulins, sont inscrits ces quatre mots : *Oum, Mani, Padmei, oum*, qui, dit Jacquemont, peuvent être considérés comme le *Pater*, le *Credo*, et le *Confiteor* de ces régions, car les dévôts répètent des milliers de fois par jour cette courte sentence, dont ils comptent les répétitions à l'aide du chapellet qu'ils tiennent à la main : et cela, autant qu'on peut croire, sans comprendre ce qu'ils disent, car *Oum* est une simple interjection, *Mani* signifie à la fois femme et pierre précieuse, et *Padmei*, nénuphar ou lis des étangs. Il faut donc ne voir que l'intention dans leurs piétés, et les ailes du moulin qui tourne au vent, en présentant au ciel successivement chacun des termes de la formule pieuse, sont un diseur d'oraisons dont beaucoup de gens utilisent l'active intervention.

LES ECRIVAINS DE TOUTES LES
LITTÉRATURES

Sous ce titre, nous commençons aujourd'hui une série de biographies des écrivains célèbres de tous les pays, de tous les âges, de tous les temps, que nous continuerons à publier périodiquement. Aucun récit ne présente plus d'intérêt aux yeux des amateurs de littérature que ce genre de lecture. Depuis un certain nombre d'années, ce goût s'est répandu de jour en jour. Il semble que les ouvrages de tel ou tel auteur nous sont plus explicites lorsqu'on a vu son portrait, lorsque l'on connaît les particularités de sa existence. Nous donnons aujourd'hui un des maîtres de la littérature russe.

ADAM MIZARE.

LE COMTE LÉO TOLSTOÏ

Le comte Léo-Nicolaiévitch Tolstoï est né le 28 août 1828 (vieux style), dans le village d'Iassnaïa Poliana, aux environs de Toula, une des villes importantes de la Grande Russie et le principal centre métallurgique de l'empire. Son père, qui était noble, lui fit donner chez lui une bonne éducation, à la fois solide et étendue. Mais, devenu orphelin lorsqu'il n'avait pas quinze ans, il quitta, en 1843, le domaine patrimonial pour se faire inscrire à l'université de Kasan, avec le dessein d'y étudier principalement les langues orientales et le droit. Lassé bien vite du bruit de la ville et cédant à son penchant pour la solitude, il revint au bout de peu de temps dans son village, où il continua à s'instruire par lui-même. Un voyage qu'il fit au Caucase, où son frère aîné servait avec le grade de capitaine, lui fit soudainement prendre goût pour l'état militaire. Il entra au service en 1851, fit partie, comme officier, de la 4^e batterie de la 20^e brigade d'artillerie et resta en Circassie jusqu'au commencement de la guerre turco-russe. Il passa alors dans l'armée du Danube. Le prince Gortschakoff le comprit dans son état-major ; et, en 1855, il obtint le commandement d'une batterie de montagne. Enfermé dans Sébastopol, il y soutint le siège, se fit remarquer par sa bravoure, et, la paix signée, donna sa démission. Il résida ensuite, pendant quelques années, à Saint-Petersbourg puis à Moscou, se maria vers 1860 et se retira définitivement, en 1861, dans ses terres d'Iassnaïa Poliana, où il habite encore aujourd'hui.

Le comte Léo Tolstoï, qu'il ne faut pas confondre avec son parent le comte Alexis Tolstoï, le plus grand des auteurs dramatiques de la Russie, occupe dans la littérature contemporaine de son pays, et à certains égards dans toute la littérature européenne, un rang si élevé que son œuvre s'impose désormais à l'admiration universelle. Tout ce qu'il a écrit et publié jusqu'à ce jour présente d'ailleurs un caractère tellement remarquable qu'un des maîtres de la critique n'a pas hésité à dire de lui : " Si les livres les plus intéressants sont ceux qui traduisent fidèlement l'existence d'une fraction de l'humanité à un moment donné de l'histoire, notre siècle n'a rien produit de plus intéressant que les ouvrages de Tolstoï ". Ces ouvrages, maintenant traduits en grande partie dans toutes les langues, comprennent une douzaine de volumes et se composent de deux grands romans : *Guerre et Paix* et *Anna Karénine* ; d'une autobiographie à peine déguisée, intitulée : *Enfance, Adolescence, Jeunesse* ; de trois récits saisissants : *Sébastopol en décembre,*

en mai, en août ; d'une nouvelle de longue étendue, les *Cosaques* ; d'une série d'autres nouvelles plus courtes, parmi lesquelles il faut signaler surtout les *Trois Morts* ; d'un roman de caractère, *Katia* ; puis d'un nombre sans cesse croissant d'écrits de propagande religieuse dont les plus importants sont : *Ma Religion, Confession, Que faire ?* Tolstoï a aussi pénétré dans le domaine pédagogique, par la publication de quelques livres d'instruction élémentaire et entre autres d'un abécédaire composé d'après une méthode toute nouvelle. Nous ne voulons considérer ici que le romancier. C'est d'ailleurs, quoiqu'il en ait dit lui-même, le côté le plus considérable de son talent. " Je n'hésite pas à dire toute ma pensée, écrit M. de Vogüé, en affirmant que cet écrivain, quand il veut bien n'être qu'un romancier, est un maître des plus grands, de ceux qui porteront témoignage pour le siècle ".

Guerre et Paix et *Anna Karénine* sont les deux compositions capitales où il a mis tous les dons de son génie. *Guerre et Paix*, c'est le tableau de la société russe durant les grandes guerres napoléo-

sont surtout une mise en œuvre de souvenirs ou une mise au point d'impressions personnelles. Dans les *Récits militaires*, dans *Enfance et Adolescence*, dans les *Cosaques*, l'écrivain se borne à se raconter. De ces trois écrits, celui qui exprime le mieux le talent de Tolstoï dans la première partie de sa carrière, c'est le roman qui a pour titre *les Cosaques* et qui est, selon le mot de Tourguénief, une peinture incomparable des hommes et des choses au Caucase. C'est dans ce chef-d'œuvre qu'il faut aller chercher la manière de Tolstoï au temps de sa jeunesse. La période de l'âge mûr est remplie par *Guerre et Paix* et par *Anna Karénine*. . . . Ici la thèse se fait jour à la faveur de la fiction. Ainsi, dans *Anna Karénine*, Tolstoï n'a pas seulement voulu nous présenter une peinture très subtile des mœurs aristocratiques en Russie ; il n'a pas seulement voulu donner pour centre et pour attrait puissant à cette série de tableaux l'étude très exacte, très pénétrante d'une âme blessée par la passion et dont la blessure ira s'exaspérant sous l'effet des froissements et des troubles consécutifs d'une première

faute ; il a aussi, il a surtout voulu aborder, résoudre à sa façon un problème d'ordre social ; il a voulu exprimer son opinion sur le mariage, sur la séparation, sur le divorce, sur le célibat. . . . De même, *Guerre et Paix* est une sorte d'épopée mi-belliqueuse, mi-domestique, ou, si l'on veut, c'est une large étude de la vie russe et surtout de la vie aristocratique, soit dans les camps, soit dans les salons, soit dans les résidences seigneuriales, pendant le premier quart de siècle et plus particulièrement à l'époque de l'invasion. Mais dans ce cadre commode, l'auteur fait entrer ses théories sur l'art militaire, ses opinions particulières sur l'état de guerre et sur l'état de paix, sa doctrine philosophique de la destinée ou son fatalisme religieux.

" Prenons les *Cosaques*. Des scènes d'amour, des scènes d'embuscade ou de combat, voilà presque uniquement la matière de tout l'ouvrage. Mais toutes ces scènes sont si diversement vraies et si profondément vécues que le roman semble presque inutile. Quel lecteur toutefois aurait le courage de l'en détacher ? Je voudrais, pour ma part, donner par l'analyse et par des lambeaux de citation, l'idée des plus puissants de ces tableaux ; je les présenterai dans l'ordre où ils se succèdent.

" Nous voici à l'affût sur les bords du fleuve. " On s'attend à une invasion des Abreks, tribu de Tchetchènes, qui choisissent pour leur invasion le mois de mai, quand l'eau est si

basse que l'on peut traverser le Térék à gué, et quand la feuille du bois est si touffue qu'on y passe avec peine ". Le Cosaque Loukachka regarde la nuit avec ses lueurs d'éclairs ; il est couché sur le sol, au pied des roseaux, qui " vus d'en bas, se détachent comme une masse d'arbres sur le fond clair du ciel, " il écoute tous les bruits de l'espace, le murmure des roseaux, le ronflement des trois Cosaques qui sont venus avec lui monter cette garde en secret, le bourdonnement des insectes, le murmure du courant du fleuve, de temps en temps une détonation lointaine, la chute d'un gravier détaché du rivage, le clapotement d'un gros poisson, le craquement du taillis au passage d'un fauve. " Un oiseau de nuit, frappant en cadence de ses ailes, volait le long du rivage. Arrivé au-dessus des Cosaques, il tourna vers la forêt, où l'on entendit encore longtemps le froissement de ses plumes dans



LE COMTE LÉO TOLSTOÏ

les branches de la vieille tchinara (platane d'Orient). A chaque bruit inattendu, le jeune Cosaque prêtait avidement l'oreille, clignait des yeux, tâtaït lentement la détente de son fusil. Tout à coup un tronc flottant, surmonté d'une longue branche, lui apparaît sur l'eau. Il remarque aussitôt que le tronc, au lieu de tourner au gré du flot et de descendre avec le courant, remonte la rivière. Il y a ici quelques minutes d'une émotion singulière : tout le drame intime qui s'agit dans cette âme de jeune sauvage s'exprime avec tant de vérité et de force que nous en venons à suivre, comme lui, la voix de l'instinct farouche qui le mène ; il épaule son fusil et attend, le cœur palpitant à l'idée qu'il pourrait manquer son gibier humain ; enfin il tire, en murmurant par habitude : Au nom du Père et du Fils... Le tronc d'arbre s'arrête, et dévale rapidement, déchargé du poids qu'il portait.

« Et quand les Cosaques sont arrivés en nombre (en cas de surprise, on est d'abord allé chercher du renfort), quelle scène que celle où l'heureux tireur s'éance dans l'eau pour aller recueillir sa pêche et jette le cadavre « comme une carpe » sur le bord ! Quelle couleur barbare dans les exclamations des assistants : « Qu'il est jaune ! » dit l'un. « C'était un vrai djighite, » dit un autre, sa barbe est peinte et taillée ». Séance tenante, le chef réclame le fusil ; un Cosaque achète le caftan pour une pièce d'argent ; un autre promet deux seaux d'eau-de-vie pour le poignard ».

Citons encore ce passage de la remarquable nouvelle intitulée *Trois Morts*, dans laquelle Tolstoï, après avoir dépeint la mort d'une vieille princesse et celle d'un paysan, décrit en ces termes magnifiques la mort d'un chêne :

« A la première heure, à l'aube, Sérioga prit une hache et se rendit dans le bois. Une buée froide, opaque, continue, que le soleil n'éclairait pas encore, couvrait tout. L'Orient s'allumait insensiblement, reflétant sa couleur pâle dans la voûte du ciel voilé par de légers nuages. Pas un brin d'herbe en bas, pas une feuille en haut qui remuât. Parfois seulement des battements d'ailes, qu'on entendait bruiser dans les fourrés, ou quelque bruit furtif sur le sol troublaient le silence de la forêt. Tout à coup un son étrange, insolite, résonne et meurt sur la lisière. Mais de nouveau, il rendit et se répète cadencé au pied de l'un des arbres immobiles. Une des cimes se mit à vaciller extraordinairement. Les feuilles pleines de sève murmuraient ; la fauvette perchée sur une de ses branches, voletait par deux fois en sifflant et, remuant sa petite queue, se réfugia sur un autre arbre. Les coups de hache retentissaient de plus en plus sourds ; les éclats blancs et humides de sève retombaient sur le gazon, et un faible craquement se faisait entendre dans l'intervalle des coups. L'arbre tressaillit de tout son corps ; il se pencha puis se redressa vivement, en chancelant avec effroi sur ses racines. Il se fit un silence, mais l'arbre s'inclina de nouveau ; un craquement déchira son tronc ; cassant ses rameaux, entraînant ses branches, il s'écrouta de tout son haut sur la terre mouillée. Les bruits de hache et de pas s'arrêtèrent. La fauvette siffla et vola plus haut. Une brindille qu'elle frôla de ses ailes, se balança un moment, puis redevint, comme les autres, immobile de toutes ses feuilles. Et sur l'emplacement libre, les arbres étendant leurs branches tranquilles, resplendissaient plus joyeux. Les premiers rayons du soleil, transperçant les nuages, éclatèrent dans l'azur et coururent sur la terre et dans le ciel. Le brouillard ondulait dans les coulées, la buée irisée se jouait dans la verdure ; des nues blanches et transparentes filaient rapidement sur le bleu de la voûte. Les oiseaux voltigeaient sous le couvert et chantaient éperdument des hymnes d'allégresse. Tout en haut, les feuilles pleines de suc murmuraient joyeusement et les branches des arbres vivants remuaient lentement, majestueusement, au-dessus de l'arbre abattu et mort ».

Tolstoï assemble le roman comme Shakespeare assemble le drame. Personne n'a retrouvé avec une telle puissance d'originalité les secrets de l'auteur du *Roi Lear* et de *Hamlet*. On a dit qu'il avait en peinture la grandeur de Rousseau. Il a aussi l'éclat de coloris et la science des masses de Rubens. Pour se faire une idée exacte de sa manière, il faut visiter le musée Wiertz de Bruxelles et

s'arrêter devant la « Révolte des anges, la Mort de Patrocle, la Puissance humaine atteignant les astres ou le Triomphe de Jésus. Aussi ses romans ne supportent-ils point l'analyse : il faut les lire au risque de s'y égarer. Et lorsqu'on s'est résolument engagé dans ce chemin, qui se change fréquemment en labyrinthe, lorsqu'on a eu le courage de suivre le développement d'une même observation pendant des pages et des pages, on se sent tout à coup élevé au-dessus de la terre, un air plus libre pénètre à flots dans les poumons ; l'âme a brisé les chaînes prosaïques qui l'attachent au monde matériel dont nous sommes entourés, elle vit de tout ce qui fait son essence, et refaisant sur elle-même les observations de l'échevain, elle a conscience du rôle de cette humanité à laquelle sa destinée l'associe ici-bas. Impassible, comme l'est toujours Tolstoï lui-même, elle voit d'un regard calme ce qui fait défaut à cette humanité, pour qu'elle arrive à ce bonheur, objet de tant de vœux stériles, et elle comprend qu'une seule chose importe au salut du monde : la morale ; et que cette morale est toute dans les préceptes de l'Évangile.

Disons toutefois que l'Évangile de Tolstoï s'écarte de celui qui fait le fondement de la foi catholique. Sa doctrine, qu'il propage aujourd'hui en s'y appliquant exclusivement, et en renonçant à toute autre pensée, tient tout entière dans cinq commandements : 1o Soyez en paix avec tout le monde, ne vous permettez pas de considérer quelqu'un comme vil ou insensé ; 2o Ne violez pas les liens conjugaux ; 3o C'est le serment qui entraîne les hommes au péché : sachez que c'est un mal et ne vous liez par aucune promesse ; 4o La vengeance ou justice humaine est un mal ; ne l'exercez sous aucun prétexte, supportez les offenses et ne rendez pas le mal ; 5o Sachez que tous les hommes sont frères et fils du même père ; ne rompez pas la paix avec qui que ce soit, sous prétexte de nationalité.

Comme l'a fort bien résumé en France, M. Dupuy, la doctrine politique qui dérive de cette doctrine religieuse n'admet ni les tribunaux, ni les frontières des États. La doctrine sociale à laquelle ce dogme religieux et politique doit conduire est la suppression de la propriété, et la proclamation du communisme.

LE SUPPLICE DU SEL

Pierre Loti vient de publier, à la librairie Calmann-Lévy, la relation de son voyage au Maroc : ce livre est ce que sont tous ceux de Pierre Loti : une succession de pages ravissantes, où les détails de mœurs observés et racontés comme sait le faire l'auteur, alternent avec des descriptions charmantes, pleines de grâce et de poésie. Nous extrayons de ce volume les détails d'un supplice atroce, infligé aux voleurs de grande route : *le supplice du sel*.

... C'est le barbier du sultan qui est chargé de l'exécution. Dans un lieu public, sur la place du marché, de préférence, on lui amène le coupable garrotté solidement. Avec un rasoir, il lui taille à l'intérieur de la main, dans le sens de la longueur, quatre fentes jusqu'à l'os. En étendant la paume, il fait ensuite bâiller le plus possible les lèvres de ces coupures saignantes, et les remplit de sel. Puis il referme chaque main ainsi déchiquetée, introduit le bout de chaque doigt replié dans chacune des fentes, et pour que cet arrangement atroce dure jusqu'à la mort, il coud, par-dessus le tout, une sorte de gant bien serré, en peau de bœuf mouillée, qui se rétrécira encore en séchant. La couture achevée, on ramène le supplicié dans son cachot, où, par exception, on lui donne à manger, pour que cela dure. Dès le premier moment, en plus de la souffrance sans nom, il a cette angoisse de se dire que ce gant horrible ne sera jamais retiré, que ses doigts engourdis dans la plaie vive n'en sortiront jamais, que personne au monde n'aura pitié de lui, que ni jour, ni nuit il n'y aura trêve à ses crispations ni à ses hurlements de douleurs. — Mais le plus effroyable, à ce qu'il paraît, ne survient que quelques jours plus tard — quand les ongles, poussant au travers de la main, entrent toujours plus avant dans cette chair fendue... Alors, la fin est proche : les uns meurent du tétanos, les autres parviennent à se briser la tête contre les murs... »

PIERRE LOTI.



M. J. S. BOUSQUET

Le magistral exposé financier que nous publions cette semaine, nous faisait un devoir de reproduire aussi les traits de l'auteur qui s'est placé, par cette pièce, au rang des maîtres de la finance.

Son portrait a donc sa place marquée dans LE MONDE ILLUSTRÉ et nous la lui laissons occuper avec plaisir.

D'ailleurs, M. Bousquet n'est pas un inconnu, arrivé au premier plan du jour au lendemain ; c'est une physionomie montréalaise et aimable, familière à tout le monde commercial. Il avait déjà fait sa marque.

Doux, affable, de relations sûres, toujours serviable, il est estimé et aimé de tous ceux qui font commerce avec la Banque du Peuple, cette vieille institution qu'il administre avec le plus grand succès.

Physiquement, M. Bousquet est de taille haute et très délicate ; très brun, l'œil vif, il a cet extérieur qui sent à première vue le dût et intelligent travailleur, doublé de l'homme du monde,

M. Bousquet a trente-cinq ans et compte déjà quinze ans de bons services à la banque. A cet âge et parvenu à la haute position qu'il occupe, c'est un diplôme d'honneur, d'intelligence et d'aptitudes, assez rare de notre temps.

Aussi, c'est un enthousiaste de la finance, et les renseignements et les statistiques contenus dans son magnifique exposé attestent hautement de ses brillantes aptitudes financières et de son amour de ces choses.

La presse montréalaise est remplie d'éloges à son égard.

L'homme des champs est toujours forcé de regarder le ciel et d'en attendre quelque chose qui ne sera donné ni aux conjurations de sa puissance, ni aux impatiences de son désir. Il n'arrachera du ciel, quoi qu'il fasse, autrement que par la prière, ni une goutte d'eau pour ses blés, ni un rayon de soleil pour ses vignes. S'il peut (le peut-il ?) écarter la foudre de sa demeure, il cherche vainement à empêcher la pluie de noyer ses moissons ou la sécheresse de les dévorer. — L. VEUILLOT.

Il faut rougir de commettre des fautes et non de les avouer.

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodements en morale qu'une oreille juste n'en admet en musique. — DE LÉVIS.

L'Océan

Océan ! que de fois mon cœur a tressailli à ton nom ! Que de fois, sur le rivage, je suis resté pénétré d'admiration à la vue de ton immense étendue ! Le silence mystérieux qui dans le calme plane sur tes eaux bleuâtres, tes flots roulant sans cesse vers un but inconnu, cette solitude saisissante, tout chez toi porte dans l'âme humaine un sentiment indéfinissable de crainte et de respect.

En te voyant, en égarant sur tes flots azurés mes regards étonnés, je reconnais la main toute puissante du Dieu Créateur, de cet Être Suprême qui a rempli de merveilles tes abîmes insondables !

Heureux celui qui a été témoin d'une de tes colères !

On entend des murmures lointains, des longs gémissements ; le bruit approche, les vagues se soulèvent sous l'effort du vent et viennent se briser avec fracas sur les rochers immuables du rivage.

Le ciel, comme par enchantement, se couvre soudainement d'épais et de noirs nuages que déchirent d'une manière de plus en plus rapide des éclairs éblouissants. Les fils d'Eole accourent de toutes parts, l'océan s'irrite, mugit et bondit. Les eaux se couvrent partout d'écumes, et forment ici une haute montagne, là une immense vallée ; elles se précipitent avec fureur sur la plage, comme pour sortir de son lit et inonder la terre entière, mais,

“ Pour forcer ta prison, tu fais de vains efforts,
La rage de tes flots expire sur tes bords.”

Le ciel et la mer se choquent, se confondent ; l'océan est ébranlé jusque dans ses plus profonds abîmes.

Malheur, malheur aux pauvres voyageurs ballottés en ce moment par tes flots en courroux !

Pendant les vents diminuent, les nuages se dispersent, et bientôt la mer retombe dans un calme profond, et semble se reposer de ses fureurs.

La nuit sur l'océan, lorsque le ciel est pur, et que tout semble paisible, est d'une poésie admirable et étonnante. La reine des nuits qui, suspendue au firmament comme une lampe d'argent, décompose sa lumière blafarde dans les eaux légèrement agitées de la mer, les milliers d'étoiles qui scintillent sur la voute immense des cieux, astres perdus dans cette autre immensité encore plus mystérieuse et plus terrifiante, tout cela subjugué l'âme et la transporte dans les plus hautes sphères célestes.

Océan ! image parfaite de cet autre océan beaucoup plus dangereux qu'on appelle le monde, qui ne pourrait t'aimer !

Paul Durand

NOS GRAVURES

LE CAPITAINE TRIVIER

Le capitaine Trivier, ce vaillant explorateur français qui vient de traverser l'Afrique sans faire autour de lui ni réclame ni bruit, est de retour à Marseille depuis quelques semaines. Le capitaine Trivier a traversé, comme Stanley, mais en y mettant moins de temps et sans faire autant parler de lui, le continent africain, du Congo à Zanzibar, en trois cent cinquante-six jours. Il n'avait avec lui que deux noirs et un Européen ; ce dernier fut tué par les nègres.

Le capitaine Trivier était parti de Loango le 10 décembre 1888 ; il est arrivé le 13 décembre 1889 à Zanzibar, après avoir visité le Congo, le Gabon, parcouru le pays soumis au chef arabe Tippu-Tib, avec lequel il eut les meilleurs rapports, et traversé le pays des lacs africains.

Le capitaine Trivier est un petit homme sec, maigre, très pâle, à la physionomie énergique, très myope ; il cause avec esprit et déclare que, sans vouloir en rien déplaire à Stanley, on peut évidemment souffrir beaucoup de privations en route,

se dispenser d'une armée de 3,000 hommes, mais qu'avec de bonnes jambes, une bonne santé et un peu d'argent on vient à bout d'un pareil voyage.

LE DUC DE MONTPENSIER

Le duc de Montpensier, le plus jeune des fils du roi Louis-Philippe, vient de mourir subitement à l'âge de soixante-six ans. L'existence du duc de Montpensier, très effacée depuis nombre d'années, en tous cas fort correcte, tant au point de vue français qu'au point de vue espagnol, n'avait pas été sans éclat au début. Après la campagne de Kabylie à laquelle il avait pris part, son mariage avec l'infante Louise, sœur de la reine Isabelle II, triomphe de la diplomatie de M. Guizot contre la politique jalouse de lord Palmerston, compta comme un événement européen. L'Angleterre ne pouvait voir d'un œil indifférent Louis-Philippe asseoir l'autorité de la France dans l'Afrique du Nord et appuyer ses conquêtes en mettant près du trône d'Espagne un de ses fils. A la louange du gouvernement de Louis-Philippe, il faut reconnaître qu'il fit preuve en cette occurrence d'une réelle fermeté.

Exilé de France en 1848, il s'établit à Séville ; capitaine de l'armée espagnole en 1859, il soutint le parti d'Isabelle. 1868 l'ayant expulsé, il se posa en prétendant. Sa candidature écartée, il servit loyalement le gouvernement provisoire, et, après l'abdication du duc d'Aoste, aida à la restauration des Bourbons.

Le duc, esprit très fin, très politique, avait dit adieu à la politique.

AU NORD DU LAC WINNIPEG

D'après les renseignements recueillis par d'assez rares voyageurs sur ces régions vastes et dérobées qui s'étendent au Nord-Ouest de l'Amérique, on a reconnu que l'exploration de ces immenses territoires remonte assez loin dans l'histoire des découvertes. En effet, cette “ grande lande déserte,” comme on l'appelait, d'un nom mérité surtout par le contraste qu'elle présentait avec les régions cultivées du Canada, fut visitée, dès 1610, par le fameux navigateur Henri Hudson, qui découvrit la baie à laquelle il a donné son nom.

Depuis lors, de nombreuses stations ont été créées dans les environs : Fort-Churchill, Fort-York, Hoyes-Factory, Norway-House. Cette dernière, située à l'extrémité septentrionale du Lac Winnipeg, qui reçoit les eaux de la Saskatchewan et celles de la rivière Manitoba, est le dépôt de ravitaillement pour l'intérieur de la région du côté du Nord-Ouest. Les saisons rigoureuses et fort prolongées de ces contrées y rendent les communications extrêmement pénibles ; c'est ainsi qu'un lord anglais dut, au commencement du mois de mai, alors que l'hiver n'avait pas encore pris fin, traverser de grandes plaines encore couvertes de neige, dans un traîneau à chiens, que l'on voit sur notre dessin, et qui est un genre d'équipage fort usité dans ces régions.

LE DUC D'ORLÉANS ET SA FIANCÉE. — LE DUC DE LUYNES

A cause de l'arrivée inopinée du duc d'Orléans en France, nous publions son portrait, celui de sa fiancée la princesse Marguerite, et celui de son ami, le jeune duc de Luynes. Voici à la suite de quel fait a eu lieu l'arrestation.

Le jeune prétendant avait conçu le projet de se présenter à la conscription et de réclamer de servir dans l'armée française ; il vient en effet d'atteindre sa vingt et unième année. Pour faciliter l'exécution de son plan, il avait prié un de ses amis, le duc de Luynes, gendre de la duchesse d'Uzès, de le venir rejoindre à Lausanne, où il faisait ses études militaires. Le duc de Luynes se rendit à ce désir, porta au jeune duc des postiches et un vêtement de coupe anglaise qui devait servir au déguisement du jeune Philippe, et tous deux arrivaient l'autre matin à Paris. Ils descendirent rue de Varennes, 51, à l'hôtel de la duchesse douairière de Luynes.

Dans l'après-midi, Philippe d'Orléans, accompagné du duc de Luynes, commençait ses démarches. Il se présentait tout d'abord au bureau de recru-

tement de la Seine, rue Saint-Dominique, d'où l'officier de service le renvoya à la mairie du septième arrondissement pour s'y faire inscrire sur les listes de conscription. A la mairie, où cette inscription ne pouvait être reçue, — Philippe d'Orléans n'étant plus citoyen français, — on le renvoya au bureau de recrutement et, finalement, au ministère de la Guerre.

Le jeune prétendant, qui ne se faisait aucune illusion sur la valeur de ses démarches, avait, avant de se présenter au ministère de la Guerre, rédigé une lettre, qu'en l'absence de M. de Freycinet, il laissa au colonel directeur de l'infanterie.

M. de Freycinet fut de suite averti et à son tour il informa M. Constans de l'incident.

En exécution de la loi du 22 juin 1886 sur les prétendants, il décida de faire procéder à l'arrestation du duc d'Orléans.

A six heures du soir, M. Clément, commissaire de police aux délégations judiciaires, agissant sur l'ordre du préfet de police, se présentait, 51, rue de Varennes, au domicile de Mme la duchesse, de Luynes, indiqué par la lettre du duc d'Orléans au ministre de la Guerre. M. Clément avait pris le coupé de M. Lozé. Une autre voiture suivait, occupée par deux agents en costume civil.

Le commissaire fut introduit dans un petit salon. Il se trouva en présence de deux jeunes gens qui s'apprétaient à sortir pour aller dîner en ville. Aussitôt M. Clément ouvrit sa redingote et montra son écharpe.

— Monsieur d'Orléans ? dit-il.

L'un des jeunes gens s'avança et répondit très calme :

— C'est moi, monsieur.

— Je suis M. Clément, commissaire de police. Vous savez sans doute ce qui m'amène ?

— Je m'en doute

— Vous savez que vous avez contrevenu à l'article 1er de la loi du 22 juin 1886. Je vous invite à vous rendre avec moi chez M. le préfet de police.

— C'est bien, monsieur, je vous suis.

Ces paroles furent prononcées en souriant.

Le duc de Luynes demanda la permission d'accompagner le prince. La permission fut accordée.

M. Clément prit place avec le duc d'Orléans et le duc de Luynes dans une voiture du Jockey-Club.

On arriva à la Préfecture de police à six heures quarante minutes. M. Lozé reçut le duc d'Orléans seul en présence de M. Clément, tandis que M. de Luynes attendait dans le salon d'attente.

— Vous êtes bien M. Louis-Philippe d'Orléans ?

— Oui, monsieur.

— Vous savez que vous avez violé la loi vous interdisant le territoire français ?

— Je le sais.

— J'ai à cet égard les ordres les plus précis.

— Lesquels ?

— J'ai ordre de vous faire conduire à la Conciergerie, où vous attendrez qu'il soit statué sur votre situation.

Le prince fut immédiatement conduit à la Conciergerie par M. Clément et les deux inspecteurs qui l'accompagnaient. Le duc de Luynes le suivit.

On sait que la Conciergerie a de tout temps été la prison réservée aux personnages politiques. Au moyen âge, le comte d'Armagnac y fut enfermé ; pendant la Révolution, Marie-Antoinette, Lavoisier, Danton, Camille Desmoulins, le général Custine, Mme Roland ; Robespierre, après Thermidor ; depuis, la Conciergerie a reçu d'autres personnages, parmi lesquels : Georges Cadoudal, M. de Lavalette, Louvel, les quatre sergents de La Rochelle, etc., etc.

Le 23 novembre 1889, le *HERALD* brûle pour la troisième fois. Il occupait une ancienne église sur la côte du Beaver-Hall, qui auparavant avait été un théâtre (Albert Hall). Il a fait imprimer ses numéros, en attendant, au *True Witness*.

Le BRÉSIL fut découvert en 1500, par Pedro Alvarez Cabrel, Portugais. Fut d'abord gouverné par des jésuites avec un gouverneur envoyé de Portugal. En 1824, révolution des jésuites. Dom Pedro Ier, fils aîné de Jean IV, fut élu empereur en 1824. A son tour, il est forcé d'abdiquer en 1831, en faveur de Pedro II.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 565.—CHARADE

L'ivrogne entame l'un; l'autre déplaît au goût.
Que de rochers, dit-on, amollis par le tout!

SOLUTIONS

No 563. — Le mot est : Non.
No 564. — Parce que les rayons rouges ont seuls assez de puissance pour percer le brouillard et devenir visible à travers son épaisseur.

ONT DEVINE :

Faustine, Warwick ; Adolphe et Marie Ve-keman, Sherbrooke ; L. Renaud, New-York ; Timonnie, Sherbrooke Mlle Joséphine Mon-cy, Mlle O. Bélanger, Québec ; O. Caron, Montréal.

AVIS AUX MÈRES. LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis. Il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

VICTOR ROY,

'ARCHITECTE

26 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

*Albion Charney
Architecte
No 1541 Rue St Catherine,
Montreal.
Telephone Bell 6504.*

RIEN N'ÉGALLE

MA Chemise non lavée à 75 cts

Valant \$1.00

CHEMISE SUR COMMANDE \$1.50

Valeur de \$2.00

Collets 4 plus 15 cents, \$1.50 la doz.

GUIMOND

15 ST-LAURENT



CHESTER'S CURE !

Pour la Toux Thumes
L'Asthme Bronchites Catarre
Enrouements Etc., etc

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. In-faillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien, Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 — rue Lagouchetière, Montréal — 461

Prix : grande boîte \$1.00
boîte 50

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

20892



Des milliers de dyspeptiques ont fait usage

DU

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Avec le plus grand succès, car il facilite la digestion et donne des forces

FUMEZ LE NOUVEAU

5 CTS **NECTAR** 5 CTS

CIGARE DE L'UNION

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE,

E. N. CUSSON, FABRICANT

MONTREAL.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse

MONTREAL

Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital.....	\$15,000,000
Fonds accumulés.....	17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau que extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.

Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

54, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIÉTAIRES

Téléphone 1432

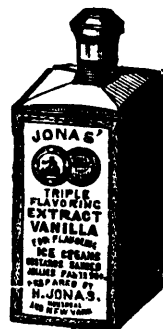
CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it in NEW YORK.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Colloïdées.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRÉSOLLE—10

Bâtisses des Savons)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai. CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une dé-mangeaison et darts aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes le J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remèdes au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Du-ont, Sherbrooke.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, darts, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de darts.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quel ques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).
ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.



OR PLAQUÉ SOLIDE.

Afin d'introduire nos montres et autres bijouteries pour 60 jours nous enverrions ce beau jour d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrions sans

autres charges notre grand catalogue de montres et bijouteries &c. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jouet est d'une qualité très fine et garantie de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jouet valant \$2.00 pour 32 cent.
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO.
65 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 15 MARS 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

—C'était lui ? dit Pontalès.

—Oui.

—Eh bien ?

—Il ne reviendra plus.

Ils s'étaient compris à demi mot et il n'y eut pas d'autre allusion, entre eux, à ce qui s'était passé. M. de Pontalès sortit. Le frère et la sœur restèrent seuls. Il y eut un moment de silence, après quoi, Antoine, très vite et comme pour se débarrasser d'une communication importune :

—Ma chère Marguerite, j'espère que tu seras bien sérieuse et bien sage. Ecoute-moi donc. Julien Rémondet a demandé ta main. Il sort d'ici. J'étais chargé par mon père de lui dire qu'il ne fallait pas songer à ce mariage. Il l'a compris, tu comprendras, toi aussi, je l'espère. Donc, voilà une affaire enterrée, n'en parlons plus.

Elle ne trouve qu'un mot pour exprimer sa douleur, son désespoir, ses supplications :

—Je l'aime !

Il réprima un sourire cruel ;

—Bon, bon, tu l'aimes. C'est entendu. Mais, dis-moi, sais-tu seulement ce que c'est qu'aimer ?

Elle ne songeait guère à répondre. Elle sanglotait, disant :

—Mon Julien ! mon Julien !

—Fais-en ton deuil, va. Ce garçon ne te convenait pas, nous t'en trouverons un autre. Du reste, il n'a point paru autrement surpris, en entendant mon refus. Il l'avait deviné. Ne pleure pas, petite sottise.

Elle ne l'écoutait plus. Il aurait pu parler longtemps. Il le comprit et la laissa. Seule, elle resta longtemps abimée. La nuit vint. Elle entra chez elle, dans sa chambre. Comme la soirée était calme et douce, elle ouvrit une des fenêtres et s'accouda au balcon. Son regard ne quittait pas cette forêt dont la ligne sombre et mystérieuse s'étalait devant elle. On eût dit qu'elle essayait d'en sonder les profondeurs, d'aller jusqu'à la petite maison où, sans doute, il pleurerait lui, le bien-aimé, en pensant à elle comme elle pensait à lui. Et elle s'étonnait de ne le point voir. Le reverrait-elle ? qui sait ? Alors, au moment d'une séparation peut-être éternelle, elle aurait donné les belles années de sa jeunesse pour quelques minutes d'entretien, pour une tendresse, pour une étreinte ! Tout à coup passant les mains sur son front :

—Mais oui, je veux le revoir, et tout de suite encore.

Elle descendit, se promena quelques instants dans le jardin et voyant que personne n'était là pour la surveiller, elle se jeta dans le parc et courut d'une traite jusqu'à la forêt de Russy. Les ombres de la nuit l'enveloppaient de plus en plus. Mais cela ne lui faisait pas peur. Du reste, été comme hiver, la forêt est déserte. Elle continua sa course. Devant la maison forestière elle s'arrêta. Là, aucune lumière. Cela semblait inhabité.

—Il est parti, dit-elle, parti sans me revoir.

Et l'affreuse pensée :

—Il ne m'aimait pas autant que je l'aimais !

Elle eut pourtant le courage d'aller jusqu'à la maison, et poussa la porte. Celle-ci était entr'ouverte, elle s'ouvrit tout à fait. D'abord elle ne vit rien. Là, aucun bruit. Personne non plus, semblait-il. Puis ses yeux s'habituant, elle crut distinguer, au fond de la chambre, une ombre paraissant endormie sur une chaise. L'ombre ne bougeait pas. Elle dit, tremblante :

—Julien ! Est-ce vous, Julien ?

L'ombre se dressa et soudain fut auprès d'elle.

—Marguerite, je t'aime !

—Julien, je vous aimerai toujours !

Ce fut tout ce qu'ils se dirent. Cependant, avant de se séparer, il fut convenu qu'ils s'écriraient. Julien adresserait ses lettres poste restante à Blois, pendant l'été, à Paris pendant l'hiver. Marguerite les ferait prendre ou les prendrait elle-même, lorsqu'elle le pourrait. Et cette résolution une arrêtée, ils se quittèrent, presque en souriant. Ce n'était plus qu'une séparation momentanée. Les lettres iraient bientôt de l'un à l'autre, apportant les protestations d'amour, racontant à l'un la vie de l'autre, ses projets d'avenir, ses espoirs, ses plus secrètes pensées. Quelle joie ! Certainement, chacune de ces lettres augmenterait leur affection réciproque. Et c'est pourquoi leurs larmes étaient taries, leur visage était calme lorsqu'ils se dirent adieu.

—A toi, à jamais !

—A jamais ! dit-il.

Et dans la nuit épaisse, retrouvant sans hésiter les routes et les sentiers avec lesquels elle était depuis longtemps familière, elle prit sa course vers Malpalu.

On venait de s'apercevoir de son absence. Le dîner était servi. Son père et son frère se regardaient, inquiets, craignant quelque acte de folie, un coup de tête. Ils furent soulagés en la voyant apparaître, tout à coup.

—D'où viens-tu ? On te cherche depuis un quart d'heure.

—J'étais au bord de la rivière.

Antoine, le sourcil froncé, l'œil méchant, l'examinait avec attention. Elle tremblait sous ce regard. Il lui fallut tout son courage pour faire bonne contenance ! Et elle avait l'air si tranquille, bien que secouée de frissons de terreur, qu'il n'eut aucun soupçon.

VI

Ils se tinrent parole. Ils s'écrivirent souvent et les lettres qu'ils recevaient faisaient paraître le temps moins long et moins lourde leur tristesse. L'année s'écoula ainsi, mais non point pour Marguerite aussi calme qu'on pourrait le croire.

Pendant l'hiver, son père et son frère lui présentèrent officiellement Georges de Cheverny qu'elle connaissait du reste depuis longtemps. Il lui était aisé de s'apercevoir de l'empressement que le jeune homme mettait à la rechercher. Cette présentation, bien que tout amicale, la confirma dans les doutes qu'elle avait conçus. Georges de Cheverny l'aimait. Son amour avait reçu l'approbation de Pontalès et d'Antoine. C'était donc lui qu'on avait choisi, lui qu'elle épouserait.

Comme Georges, en deuil de son père, évitait le monde, ce fut chez Pontalès toujours, rue de Courcelles, que les jeunes gens se rencontrèrent. Le monde, du reste, devait être fermé à Marguerite, cette année-là, par un deuil aussi cruel, car elle perdit sa mère qui mourut doucement, sans douleur, entre ses bras et sous ses baisers.

George de cheverny, beau garçon, distingué, sérieux, portant un grand nom et appelé à une haute situation dans l'armée, n'était pas fait pour déplaire à Marguerite et il lui eût plu, sans doute, si l'image mélancolique et douce de Julien Rémondet ne se fût pas mise entre elle et Georges. Certes, toute jeune fille pouvait être fière d'avoir été distinguée par lui. Et Marguerite, rendue sérieuse et expérimentée par son amour pour Julien, n'avait pas de peine à devenir en Georges un grand amour, un respect profond, les promesses d'un dévouement infini.

La mort de Thérèse devait retarder le mariage de sa fille ; mais cette mort ne pouvait en empêcher les préliminaires. Pontalès prit un jour sa fille à part et lui dit :

—Mon enfant, je vois que tu es devenue raisonnable et que tu ne me parles plus de certains souvenirs d'enfance un peu niais et que tu avais eu le tort de prendre au sérieux.

Elle baissa la tête, mais comme ces souvenirs lui étaient toujours aussi chers, elle eut le courage de répondre :

—Mon père, vous avez tort de croire que j'ai oublié.

Pontalès fronça le sourcil.

—Mon Dieu, n'oubliez pas, qu'à cela ne tienne, dit-il. Cependant je dois te prévenir qu'un parti s'offre à toi, qui me plaît beaucoup, j'espère qu'il t'agréera également. M. Georges de Cheverny t'aime, et comme, de mon côté, je ne vois rien qui s'oppose à ce mariage, je lui ai promis ta main. Vous vous marierez donc à l'expiration de ton deuil.

—Oh ! mon père, dit elle tout en larmes, vous avez toujours été si bon pour moi ! pourquoi me faites-vous tant de mal ? votre tendresse a été si grande ! vous m'avez tant gâtée ! vous faisiez toutes mes volontés ! Que de fois vous m'avez dit, lorsque j'étais petite : " C'est toi qui es la maîtresse. Commande, petit despote ! " Et vous m'embrassiez bien fort ! bien fort ! Et voilà qu'aujourd'hui, père, moi qui toute ma vie ai été si heureuse, vous me forcez de pleurer ! Pourquoi me faire ainsi payer mon bonheur d'autrefois ? Vous ne m'aimez donc plus, mon père ?

Elle parlait si doucement d'une voix si plaintive, qu'il fut profondément touché. Oui, il l'adorait cette enfant. Il avait deviné depuis longtemps, chez elle, le caractère faible et un peu irrésolu qui était le sien à lui, et qu'il avait légué à sa fille. Il avait deviné aussi qu'elle redoutait Antoine, car lui-même avait peur de son fils. Et il la plaignait.

Il l'adorait surtout maintenant que la mère était à jamais partie, car elle avait les yeux qu'il avait aimés chez la mère, les cheveux qu'il avait tant de fois baisés, le même air un peu languissant, la même tendresse, la même beauté. Et son cœur paternel était déchiré devant la douleur de Marguerite, ses yeux se mouillaient en voyant ses larmes. Il ne savait que répondre. Elle se pendit à son cou et cacha sa tête sur l'épaule de son père, gentiment, avec un mouvement d'oiseau effarouché :

—Oh ! mon père, vous ne me ferez pas cette peine.

Il essaya de se débattre.

—Mais, mon enfant, Georges de Cheverny est un mari que toutes les mères rêveraient pour leurs filles. Que lui reproches-tu ? Voyons, dis-moi donc pourquoi ne l'aime-tu pas ?

—J'ai pour lui beaucoup d'estime et beaucoup d'amitié, mais je ne l'aime pas. Je reconnais ses grandes qualités, son intelligence. J'aime son caractère sérieux et la tournure de son esprit.

—Eh bien, il n'en faut pas plus pour être heureuse, en ménage. Bien des mariages se font qui ne présentent pas autant de garanties que tu viens de m'en donner là.

Elle secoua la tête.

—J'aime Julien, je n'aime pas M. de Cheverny.

—Il faut pourtant que tu l'épouses.

—Oh ! mon père pourquoi ? Pourquoi m'y obliger ? Je serai malheureuse. Et vous en serez cause. Et ce sera pour vous un éternel regret, un éternel reproche.

Il se tut et se contenta de garder sa fille pressée tendrement contre son cœur. Il se sentait tout remué, tout attendri. Il lui semblait qu'il entendait la voix de Thérèse lui adresser ces reproches. Car elle avait jusqu'à la voix de sa mère, cette enfant. Il n'osait plus la regarder. Il détournait les yeux. Mais elle, sentant bien qu'elle triomphait à ce moment, continuait de lui entourer la tête avec ses bras et partout où les yeux du père se portaient ils rencontraient le suppliant regard, tout mouillé de grosses larmes de sa fille.

—Puisque ce n'est pas possible ! murmura-t-il.

—Pourquoi ? qu'est-ce donc qui vous ordonne de me marier à M. de Cheverny ? fit-elle avec surprise.

Il se tut, gêné. Le souvenir du duel revenait à son esprit, avec la promesse faite à son ami à son lit de mort. Et s'il ne tenait pas cette promesse, la menace du déshonneur suspendue sur sa tête ! Du déshonneur et du ridicule !

—J'ai promis ! dit-il.

—Mais vous avez promis avant de connaître ma résolution.

—J'ai promis, j'ai juré ! Le père de Georges, s'il avait vécu, n'aurait pas voulu d'un mariage où j'aurais été sacrifiée. Dites-le à Georges, mon père, dites-lui que j'en aime un autre. Georges n'aurait

pas pour vous plus d'affection et de dévouement que Julien n'en montrerait. Julien vous aimera de toute sa reconnaissance, puisque vous serez l'unique cause de son bonheur. Et moi, père, il me semble que ma tendresse pour vous grandira encore, ce que je n'avais jamais cru possible.

—Non, non, non, disait-il, secouant la tête.

Elle garda le silence, surprise de l'opiniâtreté de son père et en même temps de sa tristesse. Car il n'avait pas pu, plus longtemps, résister aux larmes de sa fille. Lui-même pleurait et il ne s'en cachait pas.

—Tu vois, dit-elle, tu pleures. Tu m'aimes donc toujours ?

—Je t'adore. Je ne t'ai jamais tant aimée, et cela me fait un mal affreux de te voir si triste.

—Oh ! père, il serait si facile de me voir gaie et heureuse !

—C'est impossible ! C'est impossible ! disait-il.

Comment se serait terminée cette scène où ces deux faiblesses luttèrent l'une contre l'autre ? Cette lutte, Antoine la pressentait sans doute, car il entra tout à coup et un seul regard lui fit comprendre ce qui se passait. A son entrée, Pontalès se leva, repoussa légèrement sa fille, et honteux d'être surpris pleurant, se hâta d'essuyer ses yeux.

Antoine eut un sourire ironique et son œil dur vint chercher le regard éploré de Marguerite. Seule avec son père, Marguerite pouvait vaincre peut-être. Devant son frère, elle se sentit perdue ! Antoine disait sèchement, appuyant sur les mots :

—Vous savez bien, mon père, qu'il faut que ce mariage se fasse.

Et rien de plus. Ce ne fut pas la dernière fois qu'on lui parla de Georges. Tous les jours une allusion d'Antoine ou de M. de Pontalès le lui rappelait. Tous les jours également, du reste, elle le voyait. Georges était éperdument épris et aveuglé par l'amour qu'il ressentait, il ne comprenait pas ce qu'il se passait chez Marguerite. Il prenait les hésitations de la jeune fille pour des timidités. Elle ne le haïssait pas, du reste, au contraire. Si elle n'avait pas eu la pensée si pleine de Julien Rémondet, tous les souvenirs si charmants de leur liaison déjà vieille, peut-être eût-elle aimé Georges.

Mais elle voyait avec terreur s'approcher le jour où il faudrait prendre un parti, se décider, refuser ou accepter. Et elle tremblait avec un frisson dans les épaules et une sueur au front, en songeant qu'elle allait se trouver en lutte avec son frère. Jamais elle n'aurait la force de lui résister. D'avance elle se sentait vaincue.

Et justement parce qu'elle était certaine de sa faiblesse, certaine de sa défaite, parce que déjà et avant même qu'elle fût tombée, son amour pour Julien lui reprochait sa chute, elle n'attendit pas plus longtemps pour prévenir l'officier. Elle lui écrivit :

« On veut me marier. Je suis seule. Personne ne me défend. Tu es loin, j'ai peur ! »

Elle n'en dit pas plus. Cela suffisait. N'était-il pas vibrant le cri de son angoisse, de son épouvante ? N'était-ce pas le cri de désespoir de son amour en détresse ?

Le printemps était revenu, Marguerite, un peu affaiblie par les tortures de son cœur avait quitté Paris depuis quelques jours et était allé rejoindre sa vieille tante à Malpalu.

Ce fut de Malpalu qu'elle écrivit à Julien. La réponse ne se fit pas longtemps attendre. Elle fut ce que la jeune fille souhaitait au fond de l'âme.

« Je cours à Paris. Je verrai ton père. Je verrai ton frère. Ensuite je viendrai passer quelques heures à Malpalu pour te rendre compte de l'entretien suprême que j'aurai eu avec eux. A bientôt. »

Elle ne comprit qu'une chose, c'est qu'elle allait le revoir. Et, pendant quelques jours, sa tristesse tomba pour faire place à une gaieté nerveuse et enfiévrée. Un jour elle reçut un mot au crayon qu'un petit paysan lui remit, dans le parc du château. Elle reconnut l'écriture de Julien.

« Je suis à la maison forestière. Et je voudrais te voir. »

La maison était restée inhabitée depuis la mort du vieux garde, l'Etat ayant vendu à un propriétaire riverain la futaie qui en grande partie composait le tirage du père Rémondet et la maison

comprise dans ce tirage. Il était neuf heures du matin. Il faisait un temps superbe. Elle était sortie pour se promener et avait prévenu sa tante que voulant pousser jusqu'au Cosson, elle ne rentrerait pas avant midi, pour le déjeuner. Elle était libre et son absence prolongée ne pouvait inquiéter la vieille demoiselle de Pontalès. Son partie fut bientôt pris.

—Je ne rentrerai pas au château, se dit-elle, j'irai à la maison forestière.

Et elle s'engagea dans la forêt. Elle n'y avait pas fait dix pas qu'elle rencontra dans le sentier qu'elle suivait un homme qu'elle connaissait bien, depuis longtemps, mais dont la vue, à ce moment-là, sans qu'elle se rendit compte de l'impression, lui fit passer un tremblement nerveux par tous les membres. Il lui sembla que tout à coup elle venait de mettre le pied sur une vipère et qu'elle se reculait avec horreur.

Qu'était-ce que cet homme ? Patoche, l'intendant de M. de Pontalès. Nous l'avons déjà présenté à nos lecteurs. Petit, maigre, la mine rusée et défiante, les yeux noirs et vifs, le front intelligent, la bouche sensuelle et très rouge, Patoche était un être énigmatique sur lequel ceux qui le connaissaient ne pouvaient guère émettre une opinion en dernier ressort.

Silencieux, écoutant presque toujours les discussions sans y prendre part, souriant d'un sourire obséquieux, ne faisant jamais connaître son opinion, on le redoutait généralement. Personne n'aurait pu dire s'il était bon ou mauvais. La vérité, c'est que Patoche, profondément égoïste et ambitieux n'avait qu'une affection : l'argent ; qu'un amour : l'argent ; qu'un désir : l'argent. Sans scrupules, il attendait l'occasion de devenir riche.

Qui lui lui offrirait, cette occasion ? Il ne savait. Mais il était patient. Agé de trente ans tout au plus, il avait l'avenir devant lui ; et se connaissant parfaitement, sachant fort bien que peu de choses, dans la vie, le feraient hésiter et reculer, il attendait avec confiance.

Il avait mal débuté, cependant. Après quelques années passées dans un séminaire, il était entré dans une étude d'huissier. Il avait fini par acheter l'étude, s'était marié et avait perdu sa femme, morte sans lui donner d'enfant. Sa soif d'argent, sa rage de faire fortune, sa cruauté envers les malheureux avaient fait de lui la terreur du village. Ses indécidables faillirent lui attirer des désagréments. Il frisa de bien près la police correctionnelle. Il y échappa, mais se vit obligé de céder son étude. Il se retrouva misérable comme avant, mais personne ne l'entendit se plaindre. Il gardait, en dedans, sa rage venimeuse. Malheur à celui qu'il mordrait un jour. La blessure serait mortelle. Depuis deux ans il dirigeait la propriété de Malpalu.

C'était Patoche que Marguerite venait de rencontrer. Elle ne l'aimait pas, ne lui adressait jamais la parole, mais jamais elle ne s'était émue comme ce matin-là, en le voyant. Elle eut le pressentiment que cet homme jouerait dans sa vie un rôle néfaste, aurait sur son bonheur une influence énorme.

Le salut humble dont il la salua, le regard timide et faux qu'il jeta sur elle, tout cela lui parut comme une menace pour l'avenir. En vain se disait-elle que c'était folie de croire à ces pressentiments, elle s'était arrêtée dans le sentier, le cœur battant avec force, et elle considérait Patoche qui s'éloignait d'un pas lent d'une démarche traînante, semblant glisser et ramper plutôt que marcher.

Il n'alla pas loin. Quand il fut hors de la vue de la jeune fille, il se jeta sous bois et, faisant un détour, revint sur ses pas. Dans les broussailles il entendit marcher tout à coup et se trouva en présence d'un gamin.

—Viens, un peu, dit-il.

L'autre s'approcha. C'était un petit bonhomme d'une dizaine d'années, à la mine éveillé.

Fils d'un pauvre maçon du village, le petit garçon était vêtu d'un pantalon qui lui montait jusque sous les bras et coiffé d'une casquette qui lui descendait jusque sur les oreilles.

Patoche lui dit brusquement :

—Tout à l'heure, je t'ai vu parler à Mlle de Pontalès ?

—Oui, m'sieur Patoche.

—Que lui disais-tu ?

—Rien, m'sieur Patoche !

—Comment, rien ?

—Non, je lui ai remis seulement un mot d'écrit.

—Ah ! ah ! et de la part de qui ?

—De la part de M. Julien Rémondet que j'ai rencontré à la maison du garde, vous savez bien !

—Oui. Et qu'y avait-il d'écrit ?

—Ah ! je ne sais pas lire.

—Bon. Tiens, voilà dix sous. Tu ne diras pas que tu m'as vu.

—Je ne dirai rien, m'sieur Patoche.

Et le gamin disparut dans l'intérieur du bois. Patoche restait songeur.

Il eut un sourire silencieux et continuant sa course à travers le bois, il prit la direction de la maison forestière.

Marguerite l'avait perdu de vue. Elle ne savait pas qu'elle était suivie. Julien se promenait triste et pensif devant la maison. Bien souvent son regard allait fouiller jusqu'au plus lointain des avenues qui conduisaient au château.

—Le gamin a-t-il rencontré Marguerite ? se disait-il. A-t-il pu s'approcher d'elle, lui parler sans exciter les soupçons ? Viendra-t-elle ? Elle n'osera, sans doute. Ah ! je ne la reverrai jamais, jamais !

Et soudain, sous les arbres, là-bas, très loin encore, il aperçoit une ombre qui accourt. Est-ce un homme ? Est-ce une femme ? Oui, une femme. Bien avant que ses yeux aient pu la distinguer, son cœur a reconnu Marguerite.

—C'est toi, tu es venue, te voilà près de moi, dit-il, ne voulant pas croire à son bonheur. Tu m'aimes donc ?

—En doutez-vous, Julien ?

Ils se dirigèrent doucement vers la maison, pour que, si quelque passant survient, on ne les surprenne pas, et ils disparaissent sous la petite porte par-dessus laquelle retombent des plantes grimpan-tes, poussées drues depuis la mort du père, lierres, liserons, clématites, volubilis et glycines, qui sem-ble, avec leur barrière verte, touffue et parfumée, vouloir protéger contre les regards indiscrets le bonheur des deux amants.

Mais là-bas, caché derrière un buisson de houx et de genêts, Patoche penche sa tête curieuse et méchante. Ses yeux brillent. Il rit sans bruit, et murmure :

—Hé ! hé ! c'est à voir, c'est à voir !

Il reste là, s'assied, allume sa pipe, et, patient comme un sauvage, il attend, les yeux fixés sur la maison. Bien qu'il soit loin, il a, parfois, un mouvement machinal de la tête, comme s'il essayait d'écouter ce qui s'y passe.

Ce qui s'y dit ? Ce qui s'y passe ? C'est Julien qui parle, par phrases entrecoupées, hachées, interrompues par des silences pendant lesquels il cherche à retrouver sa présence d'esprit.

—Jamais tu ne sera ma femme. C'est fini. Je leur ai demandé encore, ils n'ont pas voulu, je les ai suppliés ! Je crois bien que je pleurais en leur parlant. Ils ont été inflexibles, ton frère surtout, ah ! celui-là, s'il n'était pas ton frère ! avec quelle joie, quel soulagement je l'aurais souffleté ! Je voyais à ses yeux ironiques et méprisants qu'il jouissait de ma douleur. Il ne t'aime pas, ton frère, Marguerite. Non, il ne doit pas t'aimer.

—Je suis certaine que mon père aurait consenti, s'il avait été seul, mais Antoine est impitoyable.

Julien eut un geste de colère et de menace qui se fondit dans une nouvelle crise de douleur et de désespoir.

—C'est bien, te dis-je, jamais plus je ne te reverrai.

—Ne dis pas cela, ne dis pas cela, si tu ne veux pas me faire mourir.

—Mourir ? non, toi, tu oublieras, va, tu seras heureuse. Plus tard, tout cela ne sera plus dans ta vie que pareil à un rêve troubleur, peut-être, mais à un rêve ! C'est moi qui mourrai, et cela, je te le jure. Est-ce que que je ne suis pas soldat ? La mort, mais je la chercherai, je la provoquerai !

—Julien !

—Vivre sans toi, je ne veux pas. Ton frère et ton père m'ont repoussé parce que je suis pauvre, parce que je ne suis rien, parce que je suis d'une humble naissance... eh bien ! je veux que ma mort leur laisse un regret.

A suivre.

FEUILLETON "DU MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 15 MARS 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

On vit si vieux en Canada qu'on finira par n'y plus mourir ! Ce que nous avons d'octogénaires, et même de centenaires !... Cela dépasse les bornes habituelles de la statistique !... Mais, par exemple, les contrats de mariage, voilà ce qui me met sur les dents !... Tenez ! Dans six semaines, j'ai rendez-vous à Laprairie, chez un de mes clients,—un de mes bons clients, vous pouvez le croire,—puisqu'il m'a mandé pour dresser le contrat de son dix-neuvième rejeton !

—Ce doit être mon fermier Thomas Harcher, je le parierais ! répondit M. de Vaudreuil.

—Lui-même, et c'est précisément à votre ferme de Chipogan que je suis attendu.

—Quelle belle famille maître Nick !

—A coup sûr, monsieur de Vaudreuil, et remarquez que je ne suis pas prêt d'en avoir fini avec les actes qui la concernent !

—Eh bien, monsieur Nick, dit Clary, il est probable que nous vous retrouverons à la ferme de Chipogan. Thomas Harcher a tellement insisté pour que nous assistions au mariage de sa fille, que mon père et moi, si rien ne nous retient à la villa Montcalm, nous voulons lui faire ce plaisir !... —Et ce sera m'en faire un aussi ! répondit maître Nick.

N'est-ce pas une joie pour moi de vous voir ? Je n'ai qu'un reproche à vous faire, mademoiselle Clary.

—Un reproche, monsieur Nick ?

—Oui ! c'est de ne me recevoir ici qu'à titre d'ami, et de ne jamais me faire appeler comme notaire !

La jeune fille sourit à l'insinuation, et, presque aussitôt, ses traits reprirent leur gravité habituelle.

—Et pourtant, fit observer M. de Vaudreuil, si ce n'est pas comme ami, mon cher, Nick, c'est comme notaire que vous êtes venu aujourd'hui à la villa Montcalm ?...

—Sans doute !... sans doute... répondit maître Nick, mais ce n'est pas pour le compte de mademoiselle Clary ! Enfin, cela arrivera ! Tout arrive !—A propos, monsieur de Vaudreuil, j'ai à vous prévenir que je ne suis pas venu seul....

—Quoi, maître Nick, vous avez un compagnon de route, et vous le laissez attendre dans l'antichambre ?... Je vais donner l'ordre de le faire entrer....

—Non !... non !... ce n'est pas la peine ! C'est mon second clerc, tout simplement.... un garçon qui fait des vers,—a-t-on jamais vu cela ?—et qui court après les feux follets ! Vous figurez-vous un clerc-poète ou un poète-clerc, mademoiselle

Clary ! Comme je désire vous parler en particulier, monsieur de Vaudreuil, je lui ai dit d'aller se promener dans le parc....

—Vous avez bien fait, maître Nick. Mais il faudrait faire rafraîchir ce jeune poète.

—Inutile !... Il ne boit que du nectar, et à moins qu'il ne vous en reste de la dernière récolte !..."

M. de Vaudreuil ne put s'empêcher de rire aux plaisanteries de l'excellent homme qu'il connaissait de longue date, et dont les conseils lui avaient toujours été si précieux pour la direction de ses affaires personnelles.

—Je vais vous laisser avec mon père, monsieur Nick, dit alors Clary.

—Je vous en prie, restez, mademoiselle ! répliqua le notaire. Je sais que je puis parler devant vous, même de choses qui pourraient avoir quelque rapport avec la politique.... du moins, je le suppose, car, vous ne l'ignorez pas, je ne me mêle jamais.

—Bien.... bien.... maître Nick !... répon-

—Jugez-en !... Cinquante mille piastres en jolis billets ayant cours légal !

—Et cet argent m'est destiné ?....

—A vous.... à vous seul !

—Qui me l'envoie ?

—Impossible de vous le dire, pour une excellente raison, c'est que je ne le sais pas.

—A quel usage cet argent doit-il être employé ?....

—Je ne le sais pas davantage !

—Et comment avez-vous été chargé de me remettre une somme aussi considérable ?

—Lisez."

Le notaire tendit une lettre, qui ne contenait que ces quelques lignes :

"Maître Nick, notaire à Montréal, voudra bien remettre au président du comité réformiste de Laval, à la villa Montcalm, le restant de la somme qui solde notre compte dans son étude.

"2 septembre 1837.

"J. B. J."

M. de Vaudreuil regardait le notaire, sans rien comprendre à cet envoi qui lui était personnellement adressé.

—Maître Nick, où cette lettre a-t-elle été mise à la poste ?... demanda-t-il.

—A Saint-Charles, comté de Verchères !

Clary avait pris la lettre. Elle en examinait maintenant l'écriture. Peut-être était-elle de la même main que la lettre qui venait de prévenir M. de Vaudreuil de la visite de ses amis Vincent Hodge, Clerc et Farran ?... Il n'en était rien. Aucune ressemblance manuscrite entre les deux lettres—ce que Mlle de Vaudreuil fit observer à son père.

—Vous ne soupçonnez pas, monsieur Nick, demanda-t-elle, quel pourrait être le signataire de cette lettre, qui se cache sous ces simples initiales J. B. J. ?....

—Aucunement, mademoiselle Clary.

—Et, pourtant, ce n'est pas la première fois que vous êtes en rapport avec cette personne ?

—Evidemment !....

—Ou même ces personnes, car la lettre ne dit pas "mon" mais "notre compte",—ce qui permet de penser que ces trois initiales appartiennent à trois noms différents.

—En effet, répondit maître Nick.

—J'observe aussi, dit M. de Vaudreuil, que, puisqu'il est question d'un solde de compte, c'est que vous avez déjà disposé antérieurement....

—Monsieur de Vaudreuil, répliqua le notaire, voici ce que je puis, et même, il me semble, ce que je dois vous

dire !"

Et, prenant un temps avant d'entrer en matière, maître Nick raconta ce qui suit :

"En 1825, un mois après le jugement qui coûta la vie à quelques-uns de vos amis les plus chers, monsieur de Vaudreuil, et à vous, la liberté, je reçus un pli chargé, contenant en bank-notes l'énorme somme de cent mille piastres. Le pli dont il s'agit avait été mis au bureau de poste à Québec, et renfermait une lettre conçue en ces termes :

"Cette somme de cent mille piastres est remise entre les mains "de maître Nick, notaire à Montréal, pour qu'il en fasse emploi "suivant les avis qu'il recevra ultérieurement. On compte sur sa "discretion pour ne point parler du dépôt qui est confié à ses soins "ni de l'usage qui pourra en être fait plus tard."

—Et c'était signé ?... demanda Clary.



Maître Nick tira de sa poche une liasse de bank-notes.—Page 13, col. 2

dit M. de Vaudreuil. Clary assistera à notre entretien. Asseyons-nous d'abord, puis, vous causerez tout à votre aise !"

Le notaire prit un des fauteuils de canne qui meublaient le salon, tandis que M. de Vaudreuil et sa fille s'installaient sur un canapé en face de lui.

—Et maintenant, mon cher Nick, demanda M. de Vaudreuil, pourquoi êtes-vous venu à la villa Montcalm ?....

—Pour vous remettre ceci," répondit le notaire.

Et il tira de sa poche une liasse de bank-notes.

—De l'argent ?... dit M. de Vaudreuil, qui ne put cacher son extrême surprise.

—Oui, de l'argent, du bon argent, et, que cela vous plaise ou non, une belle somme !....

—Une belle somme ?....

—C'était signé J. B. J., répondit maître Nick.
—Les mêmes initiales ?... dit M. de Vaudreuil.

—Les mêmes ? répéta Clary.

—Oui, mademoiselle. Ainsi que vous le pensez, reprit le notaire, je fus on ne peut plus surpris du côté mystérieux de ce dépôt. Mais, après tout, comme je ne pouvais renvoyer la somme au client inconnu qui me l'avait fait parvenir, comme d'autre part, je ne me souciais pas d'en informer l'autorité, je versai les cent mille piastres à la banque de Montréal, et j'attendis."

Clary de Vaudreuil et son père écoutaient maître Nick avec la plus vive attention. Le notaire n'avait-il pas dit que, dans sa pensée, cet argent avait peut-être une destination politique ? Et, en effet, ainsi qu'on va le voir, il ne s'était pas trompé.

"Six ans plus tard, reprit-il, une somme de vingt-deux mille piastres me fut demandée par une lettre, signée de ces énigmatiques initiales, avec prière de l'adresser à la bourgade de Berthier, dans le comté de ce nom.

—A qui ?... demanda M. de Vaudreuil.

—Au président du comité réformiste, et, peu de temps après, éclatait la révolte que vous savez. Quatre ans s'écoulèrent, et même lettre prescrivant l'envoi d'une somme de vingt huit mille piastres à Sainte-Martine, cette fois, au président du comité de Châteaugay. Un moins plus tard, se produisit la violente réaction, qui marqua les élections de 1834, amena la prorogation de la Chambre et fut suivie d'une demande de mise en accusation contre le gouverneur lord Aylmer !"

M. de Vaudreuil réfléchit quelques instants à ce qu'il venait d'entendre, et s'adressant au notaire :
"Ainsi, mon cher Nick, dit-il, vous voyez une corrélation entre ces diverses manifestations et l'envoi de l'argent aux comités réformistes ?..."

—Moi, monsieur de Vaudreuil, répliqua maître Nick, je ne vois rien du tout ! Je ne suis pas un homme politique !... Je ne suis qu'un simple officier ministériel !... Je n'ai fait que restituer les sommes dont j'avais reçu le dépôt, et suivant la destination indiquée !... Je vous dis les choses comme elles sont, et vous laissez le soin d'en tirer les conséquences !

—Bon !... mon prudent ami ! répondit M. de Vaudreuil, en souriant. Nous ne vous compromettons pas. Mais enfin, si vous êtes venu aujourd'hui à la villa Montcalm..."

—C'est pour faire une troisième fois, monsieur de Vaudreuil, ce que j'ai fait deux fois déjà. Ce matin, 3 septembre, j'ai été avisé : 1o de disposer du restant de la somme qui m'avait été remise—soit cinquante mille piastres ; 2o de la remettre entre les mains du président du comité de Laval. C'est pourquoi, M. de Vaudreuil étant président dudit comité, je suis venu lui apporter ladite somme pour solde de compte. Maintenant, à quel usage doit-elle être employée ? je ne le sais pas et ne désire point le savoir. C'est entre les mains du président mentionné dans la lettre que j'ai opéré le versement, et si je ne la lui ai point envoyée par la poste, si j'ai préféré l'apporter moi-même, c'est que c'était une occasion de revoir mon ami M. de Vaudreuil et Mlle Clary, sa fille !"

Maître Nick avait pu faire son récit sans être interrompu. Et alors, ayant dit ce qu'il avait à dire, il se leva, s'approcha de la baie ouverte sur la terrasse et examina les embarcations qui remontaient ou descendaient le fleuve.

M. de Vaudreuil, plongé dans ses réflexions, gardait le silence. Un même travail de déduction se faisait dans l'esprit de sa fille. Il n'était pas douteux que cet argent, mystérieusement déposé dans la caisse de maître Nick, eût été employé déjà aux besoins de la cause, non moins douteux qu'on lui réservait le même usage en vue d'une insurrection prochaine. Or, cet envoi étant fait le jour même où un "Fils de la Liberté" venait de convoquer à la villa Montcalm les plus intimes amis de M. de Vaudreuil, ne semblait-il pas qu'il y eût là une connexité au moins singulière ?

La conversation se prolongea pendant quelque temps encore. Et comment, avec le verbeux maître Nick, en eût-il été autrement ? Il entretint M. de Vaudreuil de ce que M. de Vaudreuil savait aussi bien que lui, de la situation politique, surtout dans le bas Canada. Et ces choses,—ne cessait-il de ré-

péter,—il ne les rapportait qu'avec la plus extrême réserve, n'ayant point tendance à se mêler de ce qui ne le regardait pas. Ce qu'il en faisait, c'était pour mettre M. de Vaudreuil en défiance, car certainement il y avait redoublement de surveillance de la part des agents de police dans les paroisses du comté de Montréal.

Et, à ce propos, maître Nick fut amené à dire :
"Ce que les autorités redoutent particulièrement, c'est qu'un chef vienne se mettre à la tête d'un mouvement populaire, et que ce chef soit précisément le fameux Jean-Sans-Nom !"

A ces derniers mots, Clary se leva et alla s'accouder sur la fenêtre ouverte du côté du parc.

"Connaissez-vous donc cet audacieux agitateur, mon cher Nick ? demanda M. de Vaudreuil.

—Je ne le connais pas, répondit le notaire, je ne l'ai jamais vu, et n'ai même jamais rencontré personne qui le connaisse ! Mais il existe, il n'y a pas de doute à cet égard !... Et je me le figure volontiers sous les traits d'un héros de roman... un jeune homme de haute taille, les traits nobles, la physionomie sympathique, la voix entraînant, — à moins que ce ne soit quelque bon patriarche, sur la limite de la vieillesse, ridé, cassé par l'âge !... Avec ces personnages-là, on ne sait jamais à quoi s'en tenir !

—Quel qu'il soit, répondit M. de Vaudreuil, plaise à Dieu que la pensée lui vienne bientôt de se mettre à notre tête, et nous le suivrons aussi loin qu'il voudra nous conduire !..."

—Eh ! monsieur de Vaudreuil, cela pourrait bien arriver avant peu ! s'écria maître Nick.

—Vous dites ?... demanda Clary, qui revint vivement au milieu du salon.

—Je dis, mademoiselle Clary... ou, plutôt, je ne dis rien !... C'est plus sage.

—J'insiste, reprit la jeune fille. Parlez... parlez, je vous prie !... Que savez-vous ?..."

—Ce que d'autres savent, sans doute, répondit maître Nick, c'est que Jean-Sans-Nom a reparu dans le comté de Montréal. Du moins, c'est un bruit qui court... malheureusement..."

—Malheureusement ?... répéta Clary.

—Oui ! car si cela est, je crains que notre héros ne puisse échapper aux poursuites de la police. Aujourd'hui même, en traversant l'île de Montréal, j'ai rencontré les limiers que le ministre Gilbert Argall a lancés sur la piste de Jean-Sans-Nom, et, entre autres, le chef de la maison Rip and Co..."

—Quoi ?... Rip ?... fit M. de Vaudreuil.

—Lui même, répondit le notaire. C'est un homme habile, et qui doit être alléché par une grosse prime. S'il réussit à s'emparer de Jean-Sans-Nom, la condamnation de ce jeune patriote—oui décidément il doit être jeune !—sa condamnation est certaine, et le parti national comptera une victime de plus !"

En dépit de sa maîtrise sur elle-même, Clary pâlit soudain, ses yeux se fermèrent, et c'est à peine si elle put comprimer les battements de son cœur. M. de Vaudreuil, tout pensif, allait et venait à travers le salon.

Maître Nick, voulant réparer le pénible effet produit par ses dernières paroles, ajouta :

"Après tout, c'est un homme d'une audace peu commune, cet introuvable Jean-Sans-Nom !... Il est parvenu jusqu'ici à se soustraire aux plus sévères recherches... Au cas où il serait pressé de trop près, toutes les maisons du comté lui donneraient asile, toutes les portes s'ouvriraient devant lui—même la porte de l'étude de maître Nick, s'il venait lui demander refuge... bien que maître Nick ne veuille se mêler en aucune façon aux choses de la politique !

Là-dessus, le notaire prit congé de M. et Mlle de Vaudreuil. Il n'avait pas de temps à perdre, s'il voulait être revenu à Montréal pour l'heure du dîner—cette heure régulière et toujours la bienvenue, à laquelle il accomplissait un des actes les plus importants de son existence.

M. de Vaudreuil voulut faire atteler, afin de reconduire maître Nick à Laval. Mais, en homme prudent, celui-ci refusa. Mieux valait qu'on ne sût rien de sa visite à la villa Montcalm. Il avait de bonnes jambes, Dieu merci ! et un lieu de plus n'était pas pour embarrasser un des meilleurs marcheurs du notariat canadien. Et puis, n'était-il pas du sang des Sagamores, le descendant de ces robustes peuplades indiennes, dont les guerriers sui-

vaient, pendant des mois entiers, le sentier de la guerre ? etc., etc.

Bref, maître Nick appela Lionel, qui, sans doute, courait après le bataillon sacré des muses à travers les allées du parc, et tous deux en remontant la rive gauche du Saint-Laurent, reprirent le chemin de Laval.

Après trois quarts d'heure de marche, ils arrivèrent à l'appontement du toc, au moment où débarquaient MM. Vincent Hodge, Clerc et Farran, qui se rendaient à la villa Montcalm.

En les croisant, le notaire fut salué par eux d'un inévitable et cordial "bonjour, maître Nick !" Puis, le fleuve traversé, il se hissa dans le stage, rentra dans sa maison du marché BonSecours, comme la vieille servante, mistress Dolly, mettait sur la table la soupière fumante.

Maître Nick s'assit aussitôt dans son large fauteuil, et Lionel se plaça en face de lui, pendant qu'il fredonnait :

Naitre avec toi, flamme follette,
Mourir avec toi, feu follet !

"Et, surtout, ajouta-il, si tu avales quelques vers en mangeant, prends bien garde aux arrêtes !"

V.—L'INCONNU

Lorsque Vincent Hodge, William Clerc et André Farran arrivèrent à la villa, ils y furent reçus par M. de Vaudreuil.

Clary venait de remonter dans sa chambre. Par la fenêtre ouverte sur le parc, elle laissa son regard errer à travers la campagne que le cadre des Laurentides fermait à l'extrême horizon. La pensée de l'être mystérieux, si vivement rappelé à son souvenir, l'occupait tout entière. On l'avait signalé dans le pays. On le recherchait activement dans l'île de Montréal... Pour que l'île Jésus lui offrit refuge, il lui suffirait de traverser un bras du fleuve ! Ne voudrait-il pas demander asile à la villa Montcalm ? Qu'il eût là des amis, prêts à l'accueillir, il n'en pouvait douter. Mais, s'abriter sous le toit de M. de Vaudreuil, président de l'un des comités réformistes, ne serait-ce pas s'exposer à des dangers plus grands ? La villa ne devait-elle pas être particulièrement surveillée ? Oui, sans doute ! Et, pourtant, Clary en avait le pressentiment, Jean-Sans-Nom y viendrait, ne fut-ce que pour un jour, pour une heure ! Et, l'imagination surexcitée, désireuse d'être seule, elle avait quitté le salon, avant que les amis de M. de Vaudreuil y fussent introduits.

William Clerc et André Farran—à peu près du même âge que M. de Vaudreuil—étaient deux anciens officiers de la milice canadienne. Cassés de leurs grades après le jugement du 25 septembre qui avait envoyé leurs frères à l'échafaud, condamnés eux-mêmes à la prison perpétuelle, ils n'avaient recouvré la liberté que grâce à l'amistie dont M. de Vaudreuil avait profité pour son propre compte. Le parti national voyait en eux deux hommes d'action, qui ne demandaient qu'à risquer une seconde fois leur vie dans une nouvelle prise d'arme. Ils étaient énergiques, faits aux dures fatigues par l'habitude qu'ils avaient des grandes chasses à travers les forêts et les plaines du comté des Trois-Rivières, où ils possédaient de vastes propriétés.

Dès que Vincent Hodge eut serré la main de M. de Vaudreuil, il lui posa cette question :

—Était-il informé que Farran, Clerc et lui eussent été convoqués par lettres personnelles ?

"Oui, répondit M. de Vaudreuil, et, sans doute, la lettre que vous avez reçue à ce sujet, comme celle qui m'en a donné avis, était signée un *Fils de la Liberté* ?

—En effet, répondit Farran.

—Tu n'as pas vu là quelque embûche ? demanda William Clerc en s'adressant à M. de Vaudreuil. En provoquant ce rendez-vous, ne veut-on pas nous prendre en flagrant délit de conciliabule ?

—Le conseil législatif, répondit M. de Vaudreuil, n'a pas encore enlevé aux Canadiens le droit de se réunir les uns chez les autres, que je sache !

—Non, dit Farran, mais, enfin, le signataire de cette lettre, aussi suspecte que le serait une lettre anonyme, quel est-il, et pourquoi n'a-t-il pas mis son vrai nom ?..."